

Ma première vie

Noël William Cramer

1. Trabzon - Izmir (1941 - 1951)

[" La brise, ayant changé de direction sous l'effet du soleil de l'après-midi, ramenait à nouveau du large les senteurs de la mer et amplifiait la perception du battement rythmique des vagues. Les dunes grises de sable ferreux cachaient à mes yeux la ville de Trébizonde distante de quelques kilomètres. À mon avis, la " Mer Noire " devait s'appeler ainsi à cause de la couleur de son sable. Tandis que mes parents se reposaient à l'ombre d'un arbuste, je me dirigeai vers la station de lys blancs dont j'appréhendais le parfum et l'élégance au départ de notre excursion dominicale. Mais la floraison, exubérante lors de notre dernière visite, était fanée et le sable saupoudré de grosses graines, noires et légères comme du charbon de bois, lourdement chargées de mémoire.... " .

Derrière ce simple souvenir d'un instant vécu par un enfant de quatre ans se profilent les principes qui gouvernent les mouvements du vent, de la mer, le rayonnement du Soleil, la pluralité des éléments chimiques et leurs propriétés, le phénomène de la vie et ses cycles reproductifs, la perception de notre environnement, comme aussi l'interprétation que chacun peut en faire en fonction de son expérience, et " l'information ", terme abondamment utilisé dans la pensée contemporaine, notion difficile, plaçant immanquablement celui qui persiste à l'utiliser, à un moment donné, face à un miroir. Mais aussi banale que soit l'expérience vécue, ses liens avec le Cosmos peuvent être tangibles, pressentis intuitivement par celui qui cherche à regarder....]

Ces premières lignes d'un essai écrit pour JACQUES HAINARD du *Musée d'Ethnographie de Neuchâtel*¹ résument ce qui était pour moi le début, et plus tardivement l'aboutissement d'une manière de voir et de comprendre le monde dans lequel je devais vivre.

Peu de jours avant l'ensemencement de la plage par mes fleurs préférées mon père était rentré de son bureau avec le journal qui titrait en grand l'utilisation d'une bombe terrifiante dans la guerre qui opposait les États-Unis au Japon. Je vois encore la scène où il lisait l'article, dans la petite chambre contiguë à la salle à manger qui admettait encore le soleil de fin d'après-midi, et commentait l'événement. Je ne pouvais pas comprendre le sens de ce qui était arrivé, mais j'en percevais la gravité à travers son attitude.

La compréhension du monde est essentielle pour donner un sens à la vie - et peut aussi servir à son anéantissement.



Les sables gris de la Mer Noire.

¹ "L'Univers, le Naïf et la mémoire des graines", dans *La Différence*, GHK, éd. 1995, Neuchâtel: Musée d'ethnographie.

Ces préoccupations ne me concernaient pas à l'époque - je n'en avais d'ailleurs pas beaucoup si mes souvenirs sont corrects - dans ma ville natale de *Trébizonde* qui ne comptait alors que 30'000 habitants. Peuplée de descendants de la colonie grecque fondée en 756 avant notre ère, de divers marins de passage, de tribus anatoliennes tels les *Laz*, quelques arméniens - et deux familles européennes: la nôtre et celle du consul d'Angleterre, M. et Mme. BREEN avec leurs jumeaux dont j'ai oublié les noms. Ces derniers n'avaient pas entamé leur deuxième année, et étaient par conséquent dénués d'intérêt pour moi.

Peu après, Mme. BREEN succomba aux charmes d'un australien de passage, M. MANNING, un homme aventureux mais peu scrupuleux qui conduisait sa Jeep récupérée de l'armée américaine avec une vitesse immodérée sur les routes caillouteuses. Elle s'envola avec lui pour les antipodes. Il devait avoir quelques vertus cachées car j'observais ma mère, horrifiée tout en étant fascinée par le personnage - détestable à mon regard encore objectif d'enfant.

Le couple HARRIS prit alors la relève en 1949 et y séjourna jusqu'à la fermeture du consulat en 1956. Je les aimais bien car ils me servaient un excellent "Lime Juice", que mes parents étaient autorisés à déguster avec un additif. Mon père visitait souvent le consul et tenait en haute estime VORLEY HARRIS. Son fils, CHRISTOPHER, a publié en 2005 un excellent ouvrage très informatif sur cette dernière mission consulaire britannique à *Trabzon*².

J'ai brièvement connu le dernier consul de France, les CAILHAUD, et leur fils BERTRAND qui avait mon âge et avec qui je me souviens d'avoir joué. Nous causions en turc, car je ne parlais pas encore le français. Ils ont quitté Trabzon en 1945.

Une autre famille Suisse, les HAEGLER, avaient quitté la ville pour *Istanbul* où leur activité commerciale était plus profitable. Leur fils ROLF, le seul autre occidental de ma génération né à *Trébizonde* à ma connaissance, avait quatre ans de plus que moi - je l'ai donc très peu côtoyé. Nous nous sommes retrouvés récemment et avons pu comparer plus de six décennies d'évolution parallèle. Sa sœur GISELA était née à *Istanbul* et nous nous sommes fréquentés en amis à *Zürich* dans les années 1960 où elle était venue avec sa famille.



La famille HAEGLER, avec ma mère (au centre) et "ROLF" (à gauche) en route vers *Istanbul*. Je n'étais pas encore de la partie.

² **The Reports of the last British Consul in Trabzon, 1949-1956 – a foreigner's perspective on a region in transformation** (edited by Christopher Harris), 2005, The Isis Press, Istanbul.

Izmir (Smyrne)

En 1805, HANS RUDOLF CRAMER de *Zurich* épousa ERNESTINE WILHELMINE VON GONZENBACH, héritière du domaine de Gonzenbach à *Hauptwil* en Thurgovie. La légende familiale dit que HANS était un grand amateur du "jeu" et de la spéculation financière, et que sa passion finit par sérieusement entamer les ressources disponibles localement. Mais la belle famille, qui avait bâti sa fortune dans la filature, possédait des plantations de coton en Turquie et en Égypte ainsi que des installations de filature à *Izmir*. C'est ainsi que son fils JACOB CHRISTOPH (mon arrière-grand-père, 1816-1874) se trouva confortablement établi comme marchand de textiles à *Izmir* en Turquie vers les années 1840.



Mes grands-parents ANNE MARIE née CHASSEAUD et HERMANN RUDOLF CRAMER.

Il eut cinq enfants de sa femme MARIA MORARY; deux filles et 3 garçons. Les deux derniers fils me concernent plus directement. HERMANN RUDOLF (mon grand-père) et HYPOLITE ROBERT, tous deux commerçants à *Izmir*. Les deux frères ont dû s'entendre pour courtiser les deux filles du médecin anglais WILLIAM PIERRE CHASSEAUD, ANNE MARIE (ma grand-mère) et SYLVIE. Deux demi-sœurs séparées par un veuvage.

De tout ce monde, je n'ai connu que ma grand-mère ANNE. Mon grand-père paternel était décédé, et son frère était parti dans les années 1920 avec sa famille en Égypte où le négoce se pratiquait dans des conditions moins turbulentes que dans la jeune république turque de MUSTAFA KEMAL.

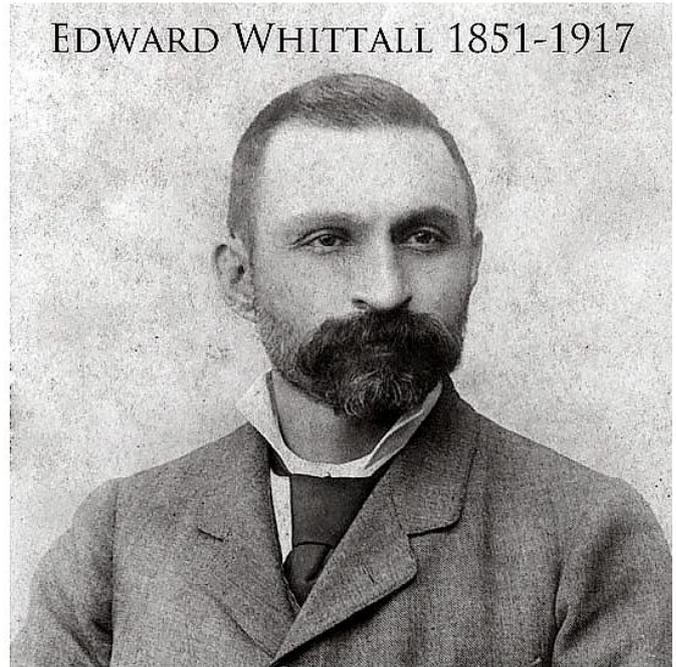
Ma "Granny Anna" m'a donné beaucoup d'amour durant nos courts séjours à *Bornova*, un village proche d'*Izmir* où résidait la diaspora occidentale smyrniote - et j'espère le lui avoir rendu suffisamment, à la manière expéditive des enfants. Au milieu de son petit salon se trouvait le "*tandour*" entouré de quatre chaises. Le climat doux d'*Izmir* permettait de passer l'hiver sans chauffage. Le *tandour* était une table sous laquelle était placé un brasier que l'on allumait quand il faisait trop crû. La nappe, duvetée, pendait jusqu'au sol et pouvait être remontée sur les jambes pour se chauffer. Des amies grecques venaient parfois jouer au "*bezique*" autour de cette table et comptaient les points sur de curieuses tablettes en bois (appelées compteurs de Goodall par les historiens) dont on relevait des touches. J'ai vécu des soirées à dessiner et à feuilleter des revues illustrées en écoutant d'une oreille les opérations arithmétiques et incompréhensibles du jeu en cours, en grec, avant qu'on m'envoie au lit. La pièce d'attraction du mobilier était un "rocking chair" monté sur un socle en bois et muni de ressorts. J'ai passé des heures à essayer de le démolir. Sur le mur figuraient en bonne place un document qui commémorait le pacte de 1291 et deux dessins d'ancêtres du 18^e siècle.

Dans le jardinet poussait un grand figuier qui portait toujours des fruits savoureux. Une voisine grecque faisait de délectables "*kulurakias*", des biscuits au beurre en forme d'anneau et recouverts de sésame et des "*kourabiédés*" saupoudrés de sucre fin. J'avoue que ces trois points forts figuraient en bonne place dans mes pensées lors du "plus ou moins long" voyage qui nous menait de *Trébizonde* à *Izmir*.

Les deux villes sont séparées de presque 2000 km, et étaient accessibles à l'époque par mer jusqu'à *Istanbul* et ensuite en train. Il n'y avait pas encore de route longeant la côte sauvage et escarpée de l'est de la Mer Noire. On pouvait aussi venir par l'intérieur du pays en franchissant les cols de la "*Transit Yolu*" (route de transit, en Turc) que mon père construisait jusqu'à *Erzurum*, et ensuite par train vers *Ankara* et *Izmir* (*Smyrne*). Le voyage durait entre une et trois semaines selon les conditions d'enneigement des cols ou l'état de la mer. Les ports de la Mer Noire n'étaient pas encore abrités par des jetées, et par mer démontée les bateaux faisant escale jetaient l'ancre au large et attendaient que tout se calme suffisamment pour effectuer le transbordement de fret et passagers. Je garde un très mauvais souvenir d'une semaine de mal de mer en vue de la terre ferme de la ville de *Samsun* !

J'ai donc peu souvent vu ma grand-mère "préférée". Elle était petite, mais compensait sa taille par son tempérament. Elle remarquait avec émerveillement et enthousiasme mes "progrès" à chacune de nos visites espacées et me couvrait d'éloges. Je pensais qu'elle en faisait décidément trop et se faisait des illusions à mon sujet - mais je me laissais faire. Elle parlait encore à mon père comme on adresse un enfant - et je trouvais très bizarre que cet homme aussi impeccable et omnipotent à mes yeux encore naïfs soit traité de la sorte. Elle était farouchement Protestante et défendait sa place parmi les Orthodoxes, Catholiques et Musulmans de l'entourage. Les Anglicans passaient encore. Son patronyme CHASSEAUD était d'une famille huguenote qui s'est établie en Angleterre à la révocation de l'édit de Nantes. Il suffisait de mentionner Louis XIV pour la faire exploser d'une violente colère - comme si ce maudit roi l'avait personnellement pourchassée et bannie de ses terres.

Lorsque nous étions à *Bornova* nous logions chez mes grands-parents maternels, ÉMILE RAYMOND AIME CAMILLE MARIE (...!) TISSOT (1882-1954) et RACHEL née WHITTALL (1881-1955). Mon arrière-grand-père, AIME JOSEPH TISSOT (1850-1935), avait été directeur de la compagnie des tramways d'Izmir. Le père de RACHEL, EDWARD WHITTALL, un botaniste reconnu, exportateur de figues et raisins de Corinthe à Izmir, possédait une magnifique propriété à *Bornova* avec un jardin botanique. On entrait dans la grande demeure comme dans une église avec au fond du hall une orgue. De part et d'autre du hall, deux salles d'exposition contenant des collections botaniques, de coquillages, d'animaux naturalisés et vestiges archéologiques. Je me souviens particulièrement de la collection d'œufs multicolores que me montrait ma grande tante RUTH GIRAUD, fille d'EDWARD WHITTALL, et dont le mari EDMUND avait racheté la propriété lors de l'héritage.



Deux de mes arrière-grands-parents. AIMÉ JOSEPH TISSOT (1850-1935) et EDWARD WHITTALL.

Mes grands-parents possédaient une maison suffisamment grande pour nous accueillir tous, et située à deux pas de mon autre grand-mère. Un joli jardin potager avec des herbes aromatiques côtoyait un agréable coin à l'ombre de l'olivier adjacent au puits. Au centre du jardin une trappe donnait accès à une cave obscure et menaçante qu'on appelait "bomb shelter" (l'anglais était la langue familiale usuelle). La Turquie était restée neutre dans le conflit mondial - mais la guerre demeurait très présente dans les esprits des résidents anglais et français.

On accédait à la maison par une ruelle qui se terminait en cul de sac (au N°3 "Aralik sokak" à *Bornova*). C'était un endroit idéal pour rassembler et confiner les chameaux durant les jours de marché, et il y avait toujours un ou deux chameliers sur place pour nous faciliter l'accès à la maison à travers le rassemblement de bêtes imprévisibles et ombrageuses, quand c'était nécessaire. Après leur départ, ma grand-mère recueillait les crottes - boulettes de la taille d'une grosse noix - pour le compost du jardin. Elles avaient le calibre et l'apparence des succulentes boulettes de viande que ma grand-mère servait occasionnellement, et elle m'a longtemps fait croire que c'était effectivement des crottes de chameau poêlées qu'on dégustait !...

Aujourd'hui encore, une de mes recettes préférées est "Crottes de chameau à la mode d'Izmir".

Ma "Granny Ray" était une excellente cuisinière, mais avait une nature dure et vindicative. Ses trois filles HELENE, DENISE (ma mère) et MARGOT en ont souffert pendant leur enfance. Jeune, elle s'était distinguée avec sa sœur RUTH (1884-) en pratiquant le football – une activité peu commune pour des jeunes filles de bonne famille au 19^e siècle - et elles étaient redoutées sur le terrain !

J'étais souvent en conflit avec elle et devais mon salut à l'intervention de ma mère lorsque la situation s'envenimait. Je me faisais insulter pour la moindre bêtise, et un jour elle me qualifia de "bloody fool" à je ne sais plus quelle occasion. Ne connaissant pas ce juron, je trouvai cette image invoquant un "imbécile dégoulinant de sang" assez originale, et je lui ai ressorti la formule au prochain accrochage - et c'est ma mère qui me sauva de la raclée !

L'incident le plus mémorable fut celui des aiguilles. Ma grand-mère "RAY" avait dans un coin du salon son fauteuil attiré. Un de ces larges sièges anglais victoriens mollement

rembourrés et profonds, et dans lequel elle se laissait lourdement tomber lorsqu'elle était fatiguée. Suite à je ne sais quelle contrariété, je me suis vengé un jour en plantant quelques aiguilles à coudre la pointe vers le haut dans le fauteuil. Je garde encore distinctement en mémoire la manière éruptive dont elle s'est relevée avec un cri perceptible dans tout le quartier. Et c'est encore une fois à ma mère que je dois d'être toujours de ce monde !

Elle eut sa revanche un peu plus tard, lorsqu'on alla à *Izmir* pour m'opérer des amygdales. L'opération me rendit muet pour deux jours, et elle venait dans ma chambre pour se moquer copieusement de moi sans que je puisse lui donner la réplique. Mais j'ai fini par avoir le dernier mot - en lui survivant....

Ma relation avec mon grand-père, "Papa Émile", était très différente. Il avait été Officier dans les services de renseignement français et avait séjourné plusieurs années dans les pays du Golfe Persique et en Inde. J'ai passé beaucoup de temps à l'écouter raconter ses aventures. Mes histoires préférées étaient celles qui se rapportaient à son ordonnance DJEGESHA quand il était basé à *Bagdad*. C'était en quelque sorte un Ran-Tan-Plan, si on se réfère à une bande dessinée bien connue, et qui faisait tout avec énergie et dévouement mais arrivait toujours à un résultat autre que souhaité. Il s'obstinait, par exemple, à faire la lessive "à l'ancienne" en battant le linge avec force contre les rochers. Ainsi, mon grand-père devait se payer un nouvel uniforme après chaque deuxième lessive.

Les services de renseignement l'amenaient aussi dans les pays balkaniques. L'Albanie était déjà un terrain sensible où s'enlisait la diplomatie. En compagnie de son agent local, un jour, ce dernier lui montra une maison et lui dit "tu vois cette maison ? C'est là que réside la famille ennemie de la mienne depuis des générations - et le pire affront qu'ils puissent me faire serait de t'abattre, toi mon ami, en ce moment devant moi ! - Mais, ne te fais pas de soucis ! Si tel devait être le cas, j'irai moi-même abattre à mon tour tous les membres de cette famille !".

C'est à *Izmir* que mon grand-père rencontra RACHEL WHITTALL, issue d'une famille de commerçants et banquiers anglais établie dans cette colonie - qui n'en était pas une - au sein de l'Empire Ottoman qui arrivait aussi au terme de son rôle dans l'histoire mondiale. Ma mère et mes deux tantes y sont nées, et ont passé leur enfance entre *Izmir* et *Marseille* où leur père était rattaché. Je ne sais pas grand-chose de leur période marseillaise, si ce n'est le fait que mon grand-père s'était vu attribuer par l'armée française un cheval qui avait servi en tête dans un attelage de tram du côté gauche, et qui une fois libéré trottait de travers en tirant à gauche - et ne supportait pas qu'un autre cheval le précède.

Papa Émile était déjà âgé à ma naissance. Il souffrait d'une cataracte qui lui voilait la vue et l'obligeait à se déplacer avec une canne. L'opération chirurgicale était encore périlleuse à l'époque, sans antibiotiques, et en Turquie. Lorsque nous étions à *Bornova* il profitait de m'engager comme guide et nous faisons de longues promenades dans la campagne environnante "pour cueillir des champignons". On en a même trouvé un à une occasion - et que mon grand-père a décrété non comestible après avoir entendu ma description. Ces cryptogames lui servaient sans doute de prétexte pour se distancer de l'ennui à la maison et à me raconter des histoires d'aventures, vraies ou imaginaires, et que j'écoutais avec une attention gratifiante.

Sœur aînée de ma mère, ma tante HELENE m'aurait vu âgé de quelques mois lors de notre passage à *Izmir* en 1942. Mais je ne m'en souviens pas. Elle s'en alla peu après en Rhodésie du Sud (Zimbabwe aujourd'hui) à *Salisbury* (Hararé aujourd'hui) avec son mari anglais RALPH THEUMA (fils de POLYCARP THEUMA et MARY VITALE), où ils eurent trois fils CEDRIC, DENYS et KENNETH. Je n'ai malheureusement jamais rencontré mes cousins germains "africains", mais ma tante m'a à plusieurs reprises écrit et envoyé des livres lorsque j'étais à *Lausanne* en 1951 - 1953. Elle m'a même une fois invité pour les vacances, mais mes parents ne l'ont pas voulu, et je le regrette encore.



En mars 1940. De gauche à droite: ELDON GIRAUD, tante MARGOT, grand-mère RACHEL, grand père ÉMILE, ma mère, grand-mère ANNE.

Mon autre tante, MARGOT, la cadette du trio épousa l'anglais ELDON GIRAUD (mon futur parrain) et ils eurent une fille DENISE. Ma tante MARGOT mourut avant que je ne la connaisse d'une maladie cardiaque. J'ai par contre souvent joué avec ma cousine germaine lorsque nous étions à *Bornova*. Elle avait un an de plus que moi, et avait toujours sur moi une longueur d'avance dans les jeux. ELDON s'était remarié avec JANINE (qui devint ma marraine). Elle était de père Grec et de mère Française et je l'aimais bien malgré le fait que je ne comprenais ni le français ni le grec à l'époque... Son père avait été architecte du dernier Sultan. La famille s'établit finalement à *Istanbul*.



Ma famille "africaine" à Salisbury. De gauche à droite Tante HELENE, CEDRIC, KENNETH, Oncle RALPH, DENYS et sa femme MARGARET.



Avec ma grand-mère ANNE, ma mère, ma cousine DENISE. Env. 1944.

Mon père m'expliquait que "parrain" et "marraine" étaient des personnes qui rôteraient en enfer pour mes pêchés tant que je serai non confirmé responsable par l'église. J'essayais de me représenter ELDON, costumé, cravaté, avec sa coiffure gominée et sa mine sérieuse, et JANINE avec son allure d'intellectuelle et sa tenue parfaite vautrés sur un brasier et importunés par des diabolins munis de fourches à trois pointes, et je pensais que l'église devait être en train de se moquer de nous avec cette histoire.

Ils possédaient, ancré sur le Bosphore, un radeau atteignable par barque à moteur qui servait de plateforme pour la baignade. Le courant était assez fort, et je me souviens que le retour au radeau à la nage était parfois inquiétant. Ma cousine se tirait d'affaire mieux que moi - menant le jeu comme d'habitude. Une fois, après une baignade, elle m'attira dans la cabine de bains pour m'initier au jeu de la comparaison anatomique. Mais j'étais bien trop jeune pour l'apprécier à sa juste valeur...

DENISE était très belle lorsque je la vis pour la dernière fois en 1958. J'avais 17 ans, j'étais en vacances en Turquie et me préparais pour me présenter aux examens de la maturité fédérale à la prochaine session. Elle avait épousé CHARLES WILKINSON, le fils du consul d'Angleterre à *Izmir*, et portait dans ses bras son bébé ALAN âgé de quelques semaines. Quelques années après, mon père m'écrivit que ma cousine avait divorcé et s'était remarié avec EDWIN CROCKER, vice-président de l'administration au *Roberts College* à *Istanbul*. Je n'ai plus eu de ses nouvelles jusqu'en 2011, quand ma belle-fille BARBARA STRYJENSKI la retrouva à l'aide de *Facebook*! Lorsque *Roberts College* fut "nationalisé" par la *Turquie*, ils s'installèrent à *Beirut*, puis repartirent pour *Mills College* en *Californie* avant de s'établir finalement à *Alexandria, VA*, aux *États Unis*. ED joignit l'*American Association of Medical Colleges* à *Washington, D.C.* jusqu'à sa retraite. Ils ont une fille, FIONA, qui a un fils MICHAEL.



"Tea time" au Londra Oteli à Istanbul avec DENISE. "... the photo of the Two of us sipping tea looked like an elder couple on a date!" – pour citer DENISE en 2011...

DENISE

Trabzon - Ortahisar (1941 - 1945)

En effleurant le sable gris de la plage proche du port en construction de *Trébizonde* avec un puissant aimant que mon père avait récupéré d'un compteur électrique, une "barbe" de minuscules particules d'oxyde de fer - de la magnétite - se formait peu à peu. J'en avais collecté ainsi de quoi remplir un dé à coudre. Je ne devinais pas encore le lien étroit qu'avait cette poussière noire avec le Cosmos - les astrophysiciens de l'époque ne le comprenaient d'ailleurs pas beaucoup mieux - ni son rôle essentiel dans l'apparition de la vie.

Versé sur une feuille de papier, cette fine "poussière cosmique" d'apparence délicate formait des dessins mobiles, harmonieux et subtils lorsqu'on promenait l'aimant sous son support. Un léger souffle suffisait ensuite pour en disperser toute trace, et la poussière retombait avec douceur au sol. Vieille de milliards d'années, cette substance recelait toutefois un passé sinistre - coupable de l'anéantissement cataclysmique d'un nombre incalculable d'étoiles. Des astres qui sont parvenus à leurs dépens à fabriquer du fer.

Avec mon petit seau en fer émaillé qui portait le dessin d'un canard, j'ai appris à mouler des tours et des remparts avec le sable mouillé. Mon père dirigeait à partir de 1946 les travaux de construction du port de *Trébizonde*. Les bureaux de l'entreprise avaient été placés à proximité de la plage qui devait être abritée des vagues une fois construite la jetée principale longue de 850 m du bassin portuaire. Les ingénieurs avaient pris l'habitude d'amener leur famille à la plage en allant au travail lorsque les conditions étaient bonnes, d'organiser un pique-nique à midi, puis de ramener tout le monde à la maison à la fin de la journée. J'ai eu beaucoup de temps pour faire connaissance avec le sable durant les années qui ont suivi. Je ne suis pas frustré si on doit renoncer à faire des vacances balnéaires.

On dit que je suis né le 10 novembre 1941 à la maison que nous occupions dans le quartier d'*Ortahisar*, à *Trébizonde*. C'était vers quatre heures du matin - comme si prémédité afin d'incommoder davantage ma mère qui avait dû me supporter de longs mois - et faire perdre la moitié de la nuit au Dr. OSMAN ÜGÜREL qui est venu l'assister. Ce dernier était notre

médecin de famille, et devint un ami de mes parents. Je l'ai rencontré pour la dernière fois en 1966 à *Istanbul* où il dirigeait une clinique. Il était très gentil avec moi; sauf quand il donnait des piqûres ! Sa grosse seringue en acier avait un cylindre en verre gradué, fissuré et légèrement jauni par l'usage, et qu'il mettait à bouillir dans de l'eau dans sa boîte en inox sur un petit brûlot à alcool afin de la stériliser. L'observation des préparatifs était plus angoissante que la piqûre elle-même.

Une nuit (en 1945 ou 46), je me réveillai pour voir mes parents dans les derniers stades de l'affolement et le Dr. OSMAN, inquiet, tenait sa seringue munie cette fois d'une aiguille de longueur redoutable. Quand j'ai commencé à dire que j'allais très bien et que je ne voulais pas une de ces foutues piqûres - et surtout pas avec cette aiguille ! - on m'expliqua que mes parents n'étaient pas arrivés à me réveiller, que le pouls avait disparu, et que le Dr. OSMAN venait de me faire une piqûre dans le cœur ! Je n'ai jamais su ce qui s'est passé, mais cette fois-là j'ai échappé au supplice des préparatifs...

Nous avons quitté la maison *d'Ortahisar* pour habiter une maison au *Taksim Sokak* (rue qui accède au *Boztépé* - la colline qui domine la ville) en 1945. C'était avant le mois d'août. La nouvelle du bombardement *d'Hiroshima* est arrivée lorsque nous habitons notre nouvelle maison. Je situe ainsi plus facilement dans le temps mes plus vieux souvenirs.

Quel était le plus vieux de tous ? Ma naissance sûrement, et je ne m'en souviens pas !

Un réveil dans l'aube où j'ai découvert au pied du lit un ballon blanc blafard moiré de mauve (les colorés n'existaient sans doute pas en temps de guerre) et quelques gâteries. Mon anniversaire, mais lequel ?

Ou bien: - le couffin dans lequel ma mère m'avait transporté pour visiter une connaissance avait été placé à côté du berceau d'un autre bébé. Cet "être" m'était instinctivement antipathique et repoussant- je ressens encore cette aversion sans pouvoir l'expliquer.



Avec le Dr OSMAN en 1966 à Istanbul

Sur la table, et à portée de main se trouvait une clé. À mes yeux d'alors, et j'en garde distinctement l'image, cette "arme" avait bien la longueur d'un sabre de capitaine des

hussards et l'épaisseur d'une batte de base-ball. Je la saisis et lui flanquai un coup sur la tête. C'est le souvenir associé à la première correction reçue de ma mère !

Ou aussi: - Le traîneau tiré par deux chevaux s'avavançait à bonne allure de nuit dans la neige - sans doute en franchissant un des cols de la route *d'Erzurum* que construisait mon père. Une lanterne éclairait les croupes des chevaux et marquait la chute des gros flocons de neige qui atterrisaient sur le chemin qui défilait rapidement. Soudain, un des chevaux lâcha bruyamment sa cargaison de crottin fumant. Une image surprenante gravée encore dans ma mémoire.



Quand la voiture ne passait plus.

On était à *Erzurum*, et mes parents attendaient sur un quai. De loin, puis de manière progressive et devenant rapidement insupportable, cette énorme machine issue d'un cauchemar arriva en sifflant, grinçant, haletant et crachant de partout de la vapeur ! Je m'enfuis du vacarme et ma mère dut courir pour me rattraper sur le quai de gare. On allait à *Izmir* en train, pour la première fois pour moi en passant par l'intérieur du pays.

Il y avait aussi l'avion qui survolait sporadiquement la ville. Certains bombardiers allemands qui avaient accompli leur mission en Russie préféraient retourner en passant par la Turquie, neutre dans le conflit et dont l'aviation et la DCA étaient beaucoup moins dissuasives. C'était un peu l'inquiétude et l'appréhension quand un avion passait. On avait reçu des masques à gaz, au cas où un bombardier se tromperait de cible. J'ai surpris une fois mes parents se dire en chuchotant que c'était en principe une bonne idée, mais que ces masques ne s'adaptent pas au visage d'un enfant. Ma mère l'a enfilé une fois pour l'essayer - et c'était terrifiant à voir!

Un jour, nous avons pris la voiture pour examiner l'épave d'un chasseur bombardier allemand qui avait fait un atterrissage de fortune la nuit sur une plage voisine après avoir été endommagé par la DCA russe. Il ne restait pas grand-chose à part sa carcasse métallique calcinée avec des hélices tordues. Je ne sais si l'équipage a survécu.

Notre maison donnait sur une rue en terre battue, sillonnée des marques faites par les roues des chars et ponctuée du crottin des chevaux et autres bestiaux de passage. Les pluies et le contenu des baquets d'eau usée versés par les voisins y formaient des gouilles de couleur brunâtre avec des reflets irisés. J'avais un bon copain dans la maison voisine et ensemble nous faisons toutes sortes de jeux plus ou moins avouables. Un jour, après avoir observé sa mère faire de l'eau de roses - un ingrédient essentiel des lokoums turcs - nous avons décidé de copier la recette. On a cueilli des pétales de roses, broyées dans une boîte d'allumettes, rempli la boîte avec l'eau d'une des gouilles sur la route, remué et bu le contenu.



Le salon de la maison d'Ortahisar vu depuis la salle à manger.

Le goût n'était pas à la hauteur de notre attente. On ajouta du sucre dans le prochain lot, mais ce n'était toujours pas terrible. Sa mère faisait bien mieux.

Le lendemain - nous étions tous les deux malades à crever ! Nos parents respectifs, très inquiets, se concertaient. Et c'est finalement le Dr. OSMAN qui nous remit sur pied après quelques jours à l'aide de ses pilules - et ses piqûres !

L'arbre de Noël avait été placé à côté du piano dans le salon. J'avais reçu des cadeaux, et parmi ces derniers figurait un avion en tôle qui avait la particularité de porter des bombes en plomb que l'on pouvait larguer (on était en pleine guerre...). Mes parents s'étant absentés un moment chez des voisins, je jouais sous le sapin avec mon bombardier lorsqu'une des bombes que j'avais mises dans ma bouche partit dans mon gosier.

À leur retour je leur dis "J'ai avalé une bombe !". Le plus comique fut leur réaction terrifiée et simultanée "Une Bombe ? ? ! ! !" - comme s'il s'agissait d'une grenade qui allait exploser d'un instant à l'autre !

Et le Dr. OSMAN, appelé une fois de plus en pleine nuit, me mit à un régime de pain trempé dans du lait jusqu'au terme du transit de "la bombe" intestinale.

Mes parents avaient invité des amis pour la soirée. Ils avaient amené avec eux leur fille qui avait mon âge. Leur conversation ne nous intéressant pas beaucoup, on nous envoya jouer ailleurs. Il y avait derrière la cuisine une chambre qui servait de débarras et où se trouvaient aussi quelques-uns de mes jouets. En passant, je pris une boîte d'allumettes pour montrer à ma copine comme je savais bien faire le feu. On trouva une vieille boîte de conserve vide et un gros sachet de bandes élastiques dans le stock de bureau de mon père.

Posé sur le plancher en bois brut et le caoutchouc allumé, le brasero flambait allègrement en dégageant une odeur merveilleusement infecte avec une épaisse fumée noire - et on s'amusait follement. Pas très longtemps malheureusement car nos parents accoururent dans un état de grande excitation et mirent fin à cette précoce expérience de chimie physique !

C'est à *Ortahisar* aussi que j'ai appris à compter. Les chiffres étaient plus simples que les lettres. Pour commencer, il y en avait moins. Et, ensuite, le jeu qu'on pouvait en faire était plus simple et sans subtilités. Les nombres étaient plus faciles à comprendre. Ils n'étaient pas "abstraites", comme certains mots au sens voilé qui ne prennent une signification que lorsque l'on a un "vécu". J'ai encore et toujours un problème avec les mots abstraits.

Ma mère m'a très tôt appris à faire des multiplications de tête. Multiplier par deux, c'était simple. Par quatre c'était deux fois deux fois, et ainsi de suite. Par trois, un peu plus embêtant, mais on se débrouillait par deux fois, plus une fois. Par neuf ? Ça ! C'était embêtant ! Ma mère m'a montré comment faire. Pour mon esprit d'alors, une véritable révélation. Multiplier par dix, c'est trivial. On met un zéro à la fin ! Calculer en ajoutant un "rien" me semblait alors moins étrange que maintenant, avec mon vécu plus vécu... Pour multiplier par neuf, on multiplie par dix et on soustrait une fois. J'étais assis sur les genoux de ma mère, devant la fenêtre du salon, et la lumière venait de droite - quand j'ai compris !

J'utilise toujours cette méthode pour multiplier par neuf. Pour multiplier par sept ?... C'est une autre histoire !

Vue du salon, la salle à manger qui ne possédait qu'une seule fenêtre à droite était assez sombre et austère. J'ai le souvenir d'avoir adoré des poêlées de "*hamsis*" - des anchois - en fin d'automne dans cette pièce. Ces poissons migraient en bancs incroyablement compacts dans la Mer Noire à cette saison, et la pêche miraculeuse se faisait au filet, et j'ai même vu des hommes enlever leur chemise, nouer les manches, et ramasser des anchois avec le filet ainsi improvisé. En nageant, on avait l'impression d'être dans une soupe vivante qui chatouillait de partout.

Mes parents étaient très étonnés de voir avec quel plaisir je mangeais ces poissons au goût fort, rangés radialement dans la poêle et frits sans autre préparation, car trop petits pour être vidés et écaillés - les enfants détestaient ça d'habitude - et on m'en resservait.

Dans cette même salle à manger, un jour, mon père avait invité le "*Vali*" - le préfet - de la préfecture de *Trébizonde* pour le repas du soir. Ma mère s'était donné beaucoup de peine pour présenter au notable un repas mémorable. Elle lui avait même préparé pour le dessert un "Jelly" à l'anglaise pour l'initier à une spécialité occidentale. Tout s'est passé de manière conviviale, et l'hôte eut droit à la dégustation du dessert. Avec un aplomb impeccable il félicita ma mère de la finesse du mets - jusque au moment où mes parents y goûtèrent à leur tour et découvrirent que ma mère avait confondu le sel avec le sucre...

La fenêtre de cette salle donnait sur la maison voisine séparée par une étroite allée. En été, lorsque les fenêtres étaient le plus souvent ouvertes, on entendait l'activité du voisinage. Ma mère commentait parfois ce qu'elle entendait. Et parfois ce qu'elle prétendait avoir perçu ne correspondait pas du tout avec ce que j'avais entendu. Quand je lui faisais la remarque, elle disait "qu'ils" la calomniaient. Je trouvais ça très bizarre - je n'avais rien entendu qui corresponde et ne savais pas de quels "ils" il pouvait s'agir. Je ne pouvais pas le savoir, mais c'était le début de sa maladie qui allait transformer plus tard notre vie.

Dans la maison d'*Ortahisar* je dormais dans une pièce qui donnait sans porte sur la chambre à coucher de mes parents. La fenêtre était recouverte d'un épais rideau vert et beige orné de motifs irréguliers et complexes qui pouvaient laisser vagabonder l'imagination. À l'aurore, en attendant que mes parents se réveillent, j'observais les paysages fantastiques qui prenaient vie sur le rideau qui s'éclairait graduellement avec l'arrivée du jour. Des animaux et des hommes changeaient constamment de forme et se déplaçaient dans des montagnes mouvantes et des forêts vivantes de manière imprévisible. Chaque matin j'avais ma séance de cinéma, et c'était presque avec regret que j'entendais mes parents se lever.

Les deux - trois premières années de l'existence sont aussi celles où on commence à tester les limites du permissible et à chercher le "pourquoi" des choses. Ma mère me parlait parfois d'une étrange chose qu'elle appelait "DIEU", et qu'il fallait redouter car il avait le pouvoir sur tout. Je m'étais fait l'image d'un vieux bonhomme barbu avec un regard sévère qui cachait sa méchanceté derrière les nuages - et que c'était pour cela qu'on ne le voyait jamais. Un jour j'étais assis avec ma mère qui faisait de la couture devant la fenêtre du salon qui donnait sur un terrain vague et la rivière, un peu plus loin.

De beaux cumulus se développaient sur la colline voisine en direction du soleil couchant. L'idée me prit soudain de crier à ma mère "Regarde Maman ! - au-dessus des nuages ! - il y a DIEU qui est sorti et je le vois !". Ma mère me dit d'arrêter de dire des bêtises, et que si DIEU se fâchait il me punirait. Et à ce moment-là je vis descendre du ciel une sorte de comète précédée d'une étoile brillante à cinq pointes - comme on dépeint l'étoile des mages sur les cartes de vœux de Noël - et qui éclata de manière aveuglante au-dessus du terrain vague. J'ai eu la frousse de ma vie, et mes pleurs étaient d'autant plus frustrés que ma mère qui essayait de me consoler n'avait rien vu...

À une autre occasion, on sortait d'une invitation et on attendait le taxi sur le trottoir. J'avais un compte à régler avec ce DIEU qui n'osait pas se montrer et faisait peur aux petits enfants. Je ne sais quel défi je lui ai lancé, mais immédiatement après, un éclair éblouissant - zigzaguant comme les symboles de mise en garde sur les tableaux électriques - s'enfonça dans le sol à mes pieds. J'avais perdu un peu de ma naïveté et je n'ai rien dit, et mes parents n'ont rien vu...

C'était mon dernier dialogue avec Lui. Des années après, voyant autour de moi des gens qui "croyaient" et qui semblaient ainsi traverser avec beaucoup plus de sérénité que moi les frustrations et amertumes de l'existence, j'ai cherché diligemment l'illumination. Mais je n'ai rencontré que nuit et silence. Par contre je pense mieux comprendre les aléas de la perception chez une personne qui contemple longuement les jeux de lumière dans l'obscurité d'une grotte - ou chez celle qui se retire dans le désert et dont le silence intense qui y règne rend assourdissantes ses propres pensées.

On est en paix quand l'obscurité reste noire et le désert garde son silence.

Intermezzo 1- Arbres

Mes parents sont tous deux nés à *Izmir*. Mon père en 1896 et ma mère en 1909. Je sais très peu sur leur enfance. Lorsqu'on m'envoya en Suisse en 1951 pour enfin commencer ma scolarité formelle, j'étais trop jeune pour m'intéresser à ces aspects de la vie familiale.

Ma mère et ses deux sœurs ont passé leur enfance et jeune adolescence entre *Izmir* et *Marseille*. Leur famille se fixa ensuite à *Izmir* où mon grand-père ÉMILE TISSOT ouvrit une petite entreprise de lampes à souder après avoir été mis à la retraite par l'armée française.

Du côté paternel, mon grand-père était devenu sous-directeur de la Régie Ottomane des Tabacs. Il décéda en 1919 à la suite d'un accident de cheval. Mon père avait entre-temps été envoyé en Angleterre pour ses études secondaires et ensuite au département de Génie Civil à l'*Université de Londres - City and Guilds* (aujourd'hui *Imperial College of Science and Technology*).

Mes parents se sont mariés le 5 octobre 1935 à *Istanbul*.

Tout me semblait très simple jusqu'en 1977. Mais il fallait compter avec les secrets - ou plutôt les non-dits de famille !



Mon père WILLIAM RUDOLF CRAMER à environ 13 ans (env. 1909) en Angleterre.



Mes parents en 1938

Mon père avait une cousine à *Küsnacht* près de *Zürich* qu'on visitait souvent. C'était une « cousine Levantine » - à Smyrne tout le monde était considéré comme étant cousin d'une personne ou d'autre de la communauté. LORNA VAN HEEMSTRA était d'une famille hollandaise établie à *Izmir* (sa propre cousine AUDREY, fille de ELLA VAN HEEMSTRA adopta le nom de HEPBURN dont descendait la famille de son père et se distingua comme actrice). LORNA avait épousé le banquier zurichois MARIO HODLER.

Après le décès de mon père (en 1975) et mon retour d'un premier séjour de deux ans au Chili à l'*Observatoire Européen dans l'Hémisphère Austral* (ESO), LORNA me dit au cours d'une visite "je ne sais pas si je devrais te le dire - mais...".

En fait, j'ai appris que ma mère avait déjà été mariée à un certain FRIEDRICH DE CRAMER, citoyen anglais malgré son prénom - sans aucun lien avec ma famille malgré son patronyme - et en a divorcé le 2 mai 1935 à *Vienne*. Le couple avait la réputation de mener une vie turbulente et excentrique à *Izmir* et ailleurs en Europe, et tout le monde avait été très surpris de voir ma mère tomber sous le charme d'un homme sérieux et modeste qui vivait dans les austères et sauvages provinces de l'Anatolie Orientale.

Connaissant ma mère et son sens imprévisible de l'humour, je pense qu'elle a dû trouver très amusant de partir à l'aventure tout en conservant son nom d'alliance mais d'en jeter la particule !

Pour moi, c'était bon d'apprendre cette nouvelle. Et il m'a fallu attendre une dizaine d'années encore pour découvrir les deux autres secrets.

En 1986, j'avais écrit à ROBERT CRAMER - un cousin d'une branche parallèle de la famille qui était biochimiste à l'*Institut Pasteur* à *Paris* - et qui passait son temps libre à reconstituer la généalogie de la famille jusqu'au milieu du 14^e siècle à *Zürich*. J'avais repéré trois "ROBERT CRAMER" dans l'annuaire téléphonique genevois, et lui demandai si ces personnes avaient quelque chose à avoir avec moi. Décidément, l'arbre généalogique portait beaucoup de fruits nommés ROBERT !

Ils étaient effectivement tous de ma proche famille... Mon grand-oncle et cousin germain de mon père ROBERT WILLIAM (né à *Izmir*), son fils et mon cousin ROBERT FRANÇOIS (né à *Alexandrie*) et son premier fils ROBERT (né à *Amsterdam*) qui avait déjà entamé une carrière politique chez "Les Verts" genevois.... Et personne ne m'en avait informé jusqu'en 1986 !

Et - la lettre de "ROBERT de *Paris*" se terminait avec "P.S. votre père avait un demi-frère CHRISTOPH CRAMER qui vivait au Chili où vous allez travailler...." La fraîche cerise sur un très vieux gâteau !

J'appris que mon grand-père avait été marié une première fois à MARIA TYPALDO, fille d'un avocat grec d'*Izmir* ! Ils eurent un fils CHRISTOPH en 1890, mais sa mère mourut en 1894. C'est en 1895 que mon grand-père épousa ANNE MARIE CHASSEAUD, et mon père naquit l'année suivante. Mon père a certainement dû côtoyer son demi-frère de six ans son aîné - et il ne m'en a jamais parlé !

CHRISTOPH épousa en 1961 RAQUEL MALVINA PEREZ (née en 1896) à *Santiago* du Chili. Ils n'ont pas eu d'enfant vu leurs âges. J'ai fait des recherches lors de mes divers passages au Chili, mais n'ai pas réussi à avoir plus de renseignements.

C'était encore une fois pour moi bon de savoir comment les choses se sont réellement déroulées !

En généalogie, les arbres dissimulent derrière leur lumineux feuillage lustré des branches mortes et cassées.

Intermezzo 2- Brigandages

["Le vent chaud du nord-est s'était calmé avec l'arrivée du soir. Le tintement musical des bennes chargées de minerai se déplaçant le long du câble aérien, suivi du ferraillement lors de leur entrée dans la station terminale et le grondement du minerai déchargeant dans les déversoirs s'étaient tus. Les ouvriers, hommes et femmes, tirant l'eau du seul puits profond pour leurs ablutions avant la prière du soir, s'étaient retirés dans leurs quartiers pour préparer le repas du soir. Sur le village et dans la chaleur accablante de la nuit tombante régnait un profond silence interrompu seulement par le grésillement d'innombrables insectes.

Je venais d'allumer la lampe à pétrole dans le petit bureau donnant sur le jardin lorsque la porte s'ouvrit et un homme, petit mais trapu, dans la trentaine, habillé des guêtres grises et noires, maillot et gilet court propres aux paysans de la région entra dans la chambre. Après que les salutations usuelles de Aksham Sherifler Hayir Olsun (que le caractère sacré du soir vous soit bénéfique) aient été échangées et que la cérémoniale tasse de café ait été servie avec l'évocation de nouvelles banales telles que l'état des récoltes et la météo, le visiteur se redressa et me dit: "Je viens te présenter les compliments de KÛTCHÛK HÛSEYİN".



Dip Sahrinj en 1926

Quelques années après la première guerre mondiale, ayant été diplômé en génie civil à Londres, j'avais accepté l'offre d'emploi d'une firme qui possédait des concessions pour l'extraction et le transport de minerai d'émeri de la Turquie du sud-ouest et d'Asie. Une liaison par câble aérien, longue de 12 kilomètres et qui reliait les plus proches gisements de minerai à la station terminale au petit village de Dip Sahrinj, proche de la petite ville de Milas, existait déjà. De modestes bâtiments résidentiels et administratifs avec leurs entrepôts, étables et dépendances respectives s'y trouvaient aussi. Puisque le personnel et les ouvriers étaient payés sur place, des sommes relativement importantes d'argent étaient généralement disponibles. C'était mon premier emploi, et j'avais consacré passablement de temps à la maîtrise de la langue turque.

À la fin de la décennie précédant 1930 le pays ne s'était pas encore totalement remis de la lutte amère de la guerre d'indépendance. Des villages parsemés reliés par des sentiers étroits et précipiteux, séparés par des pics rocheux calcaires, des gorges accidentées et des forêts denses de pins où le loup, la panthère et le sanglier se promenaient encore à leur guise présentaient un environnement favorable au hors la loi et à la pratique du brigandage.



Le téléphérique



La salle à manger à Dip Sahrinj en 1926

Averti, peu avant mon arrivée, qu'une bande de brigands menée par un certain KÜTCHÜK HÜSEYİN (petit Hüseyin) opérait dans le voisinage j'avais décidé d'engager deux gardiens de nuit dont les services au cours d'une rafle seraient limités à donner l'alarme. C'était donc avec une certaine appréhension que j'entendis mon visiteur dire: "Je viens te présenter les compliments de KÜTCHÜK HÜSEYİN". "Retourne mes compliments et communique mes remerciements à KÜTCHÜK HÜSEYİN, quels sont ses désirs ?" lui dit-je. "KÜTCHÜK HÜSEYİN a appris que tu as embauché deux gardiens de nuit et que tu as fait cela par crainte d'être agressé par lui. Est-ce qu'il ne te voit pas souvent seul à cheval sur les sentiers peu fréquentés dans la forêt, et ne pourrait-il pas alors te capturer et te rançonner si ses intentions étaient mauvaises ? Mais il n'entend que du bien de ton entreprise, comme les ouvriers sont bien et régulièrement payés, sont logés confortablement et traités avec gentillesse. Il m'a envoyé pour te demander de congédier les gardiens de nuit et pour t'assurer que toi et les tiens sont sous sa protection et que quand cela sera su (et à ce moment il se pencha vers moi et ses yeux noirs me fixèrent) personne n'osera te tracasser". Il partit aussi discrètement qu'il était arrivé. Une enquête faite plus tard m'a convaincu que mon hôte n'avait été autre que KÜTCHÜK HÜSEYİN lui-même.

Bien des années se sont écoulées depuis l'incident relaté plus haut et durant cette période de plus de trente ans, vécue en plus grande partie dans les endroits les moins développés du pays, j'ai été le témoin d'innombrables exemples de la gentillesse, de la loyauté et de l'hospitalité de ses habitants. Mais clairement et inoubliable dans le brouillard des années resurgit en ma mémoire cet acte de générosité de KÜTCHÜK HÜSEYİN, un des derniers brigands turcs à obéir à son propre code d'honneur."]

Ce récit (traduit de l'anglais) d'un événement de "brigandage" vécu par mon père vers la fin des années 1920, et qu'il a rédigé après que je l'incite de manière répétée à le faire, est malheureusement le seul qu'il a écrit.

Mais "l'entente" avec certains brigands avait commencé bien plus tôt dans la famille, avec mon grand-père paternel. La prise d'otage et rançonnage des familles fortunées, surtout étrangères, se pratiquait activement en fin du 19^e et début du 20^e siècle en Turquie. Mes grands-parents me parlaient de cas plus ou moins sérieux. Celui de ce fils d'une famille de banquiers anglais d'*Izmir* dont la famille rechignait à payer la rançon, et le paquet qui parvint un jour à domicile et contenait une première oreille, avec la promesse que la deuxième ne tarderait pas à venir si la rançon n'était pas payée...

Mes grands-parents aimaient aller en famille le week-end passer une journée dans la campagne et pique-niquer. Mais les conditions étaient également idéales pour tomber dans une embuscade lors du déplacement et de se faire rançonner. Pour des raisons que j'ignore - peut être en rapport avec son poste dans la Régie Ottomane des Tabacs - mon grand-père avait gagné l'amitié de CHAKIJI MEHMET (Mehmet le coutelier), le chef d'une bande de brigands notoires de la région. Ainsi, avant chaque excursion, on lui faisait parvenir un message et il organisait une escorte discrète pour assurer la sécurité de la famille.

Mon père a par la suite usé de cette stratégie lorsqu'il entreprit la construction de la *Route de Transit (Trabzon - Erzurum)* dans les années 1930 - 40. A mesure que le chantier avançait, il se renseignait sur le principal chef de bande local et "se mettait à table" avec lui pour gagner sa confiance et sa protection. À cette époque, la jeune république Kémaliste ne contrôlait pas encore de manière adéquate l'est du pays où des autorités provinciales, souvent corrompues, établies durant le déclin du sultanat se sentaient menacées dans leur autonomie. Pour certains villages, la seule manière de se procurer suffisamment de ressources était d'avoir recours au banditisme. Les chefs de bande étaient souvent des hommes en conflit avec l'autorité, qui s'investissaient pour leur village, et étaient très estimés et protégés par la population locale.

Le département des travaux publics turc avait engagé mon père pour rendre carrossable cette ancienne piste de caravane appartenant au réseau "de la soie". XENOPHON, lors de sa retraite de Mésopotamie durant l'hiver de 401 avant notre ère, emprunta cette même piste, et c'est en vue de la Mer Noire à *Trébizonde* que fut prononcé le célèbre "θάλασσα! θάλασσα! / *thalassa ! thalassa ! !*".

Les villages proches de la route projetée étaient parfois hostiles au gouvernement central. Mais mon père et son groupe d'ingénieurs parvenaient à gagner leur collaboration en employant des ouvriers locaux, en les payant correctement et surtout en veillant à ce qu'ils soient bien traités. Des petits travaux d'utilité publique - la réfection d'une route de village, la réparation d'un pont en mauvais état, la stabilisation d'une berge - non prévus par le cahier des charges du projet principal et effectués gratuitement aidaient beaucoup à établir la confiance.

Il était toutefois indispensable de se mettre en bons termes avec l'homme le plus important de la région - le chef local de la bande de brigands !

Mon père m'a raconté plusieurs autres histoires en relation avec les brigands. Mais il ne les a pas mises par écrit.

Au début de la construction de la route, le sentier n'était même pas praticable en moto à certains endroits et les déplacements devaient se faire à cheval. A une occasion, mon père avait reçu un beau cheval d'un blanc immaculé qui faisait l'admiration des villageois du voisinage.

Un jour, une délégation d'un village situé à quelques kilomètres du campement des ingénieurs vint trouver mon père. Une famille notable du village mariait une de leurs filles au fils d'une autre famille importante d'un village voisin. L'événement était utile pour la bonne entente entre les deux communautés. Selon la tradition, la famille devait arriver chez le futur gendre cérémonieusement avec la dot, au son du "*zurna*" (une flûte droite au ton nasillard) et du "*davul*" (un grand tambour monotone et sonore) et la mariée montée sur un cheval.

Pour que le mariage soit fructueux, il était de bon augure si la jeune fille se présentait sur un cheval blanc. Or, le seul cheval blanc et d'une beauté suffisante dans la contrée était celui de mon père ! Ainsi, la famille le suppliait de leur prêter sa monture pour l'occasion - et le pria d'être leur hôte et de prendre part à la cérémonie et aux festivités.

Les festivités qui suivaient les mariages de cette importance pouvaient durer plusieurs jours, voire une semaine, et l'alcool était abondamment consommé - le "*raki*" (boisson anisée, semblable à l'ouzo grec) n'étant pas spécifiquement interdit par le Coran. Une "expérience ethnologique" qui n'enchantait pas trop mon père car il avait d'autres choses à faire, mais il accepta l'invitation pour entretenir la bienveillance de la population vis-à-vis de l'entreprise.

Au village, on se soucia de le loger dans la maison la plus sûre de l'endroit, et c'était chez le brigand local. Un homme très courtois et serviable qui lui proposa d'installer son lit sur le balcon, car il faisait très chaud la nuit. La fête devenait très animée, et mon père se vit obligé à plusieurs reprises, pour respecter les usages et honorer les mariés, de décharger son revolver en l'air afin de signifier son enthousiasme durant les ripailles. La nuit venue, son hôte lui suggéra qu'il serait peut-être plus prudent, vues les circonstances, de se retirer à l'intérieur de la chambre durant son sommeil. Après quelques jours de fête, il estima le moment propice pour récupérer son cheval et retourner discrètement à son travail sans blesser trop de susceptibilités...

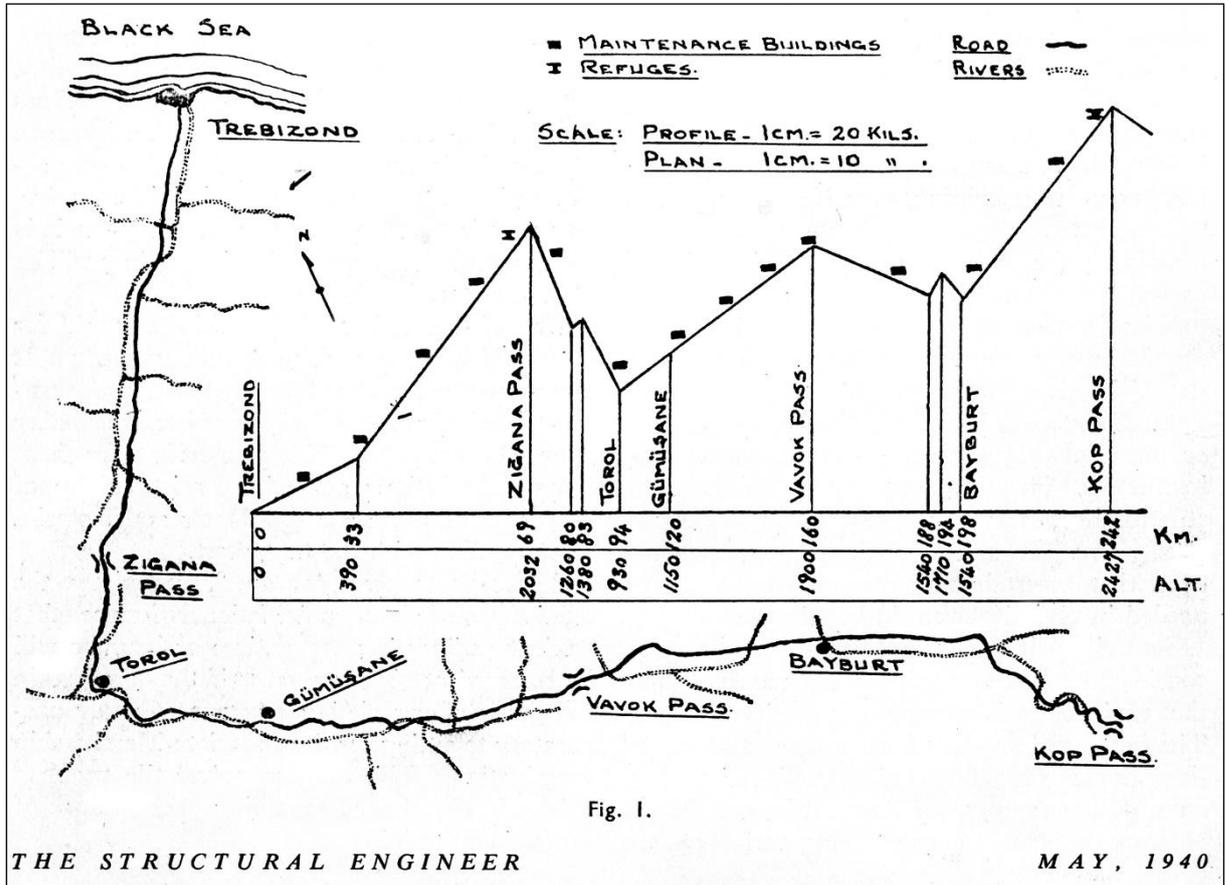
Le banditisme se pratiquait encore en 1968, quand j'ai voyagé dans l'est de la Turquie pour visiter les régions orientales du pays, le lac de *Van* et le *Mont Ararat*. Le chauffeur du bus qui m'amenait à *Tatvan* me raconta qu'une semaine plus tôt, un bus avait été arrêté et rançonné par une bande de brigands sur le même trajet. Après avoir dépouillé tous les passagers de la totalité de leurs biens, les brigands avaient remis à chaque personne la somme de dix livres, afin qu'ils puissent avoir de quoi se payer un repas convenable une fois arrivés à *Tatvan*. Un simple geste d'humanité !



Le mont Ararat et ses deux pics: le Grand Ararat (5137m) et le Petit Ararat (3896m)

La Route de Transit - Quelques photos

Profil et parcours de la première partie de la Route de Transit (Transit Yolu) tiré d'une publication de mon père

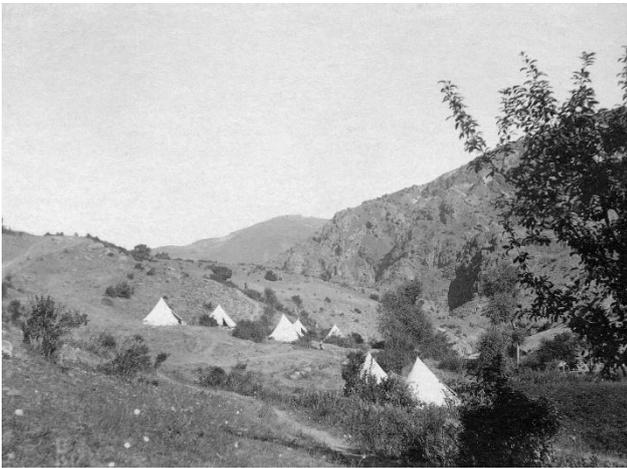




Le sentier à rendre carrossable



Préparation de la route



Le campement des ingénieurs



Le "bureau" (mon père 2^e depuis la gauche)



Caravanes



Caravane des "arabas"



Ancienne route



Nouvelle route



Ma mère, au col de Kop



Le chiot de Bouvier d'Anatolie "BALOU" donné par un ouvrier du chantier à mes parents, avait bien grandi...



Ascension vers le col de Ziğana



Refuge proche du col de Zižana, et sa cloche de tempête

La route de transit avait été terminée en 1940 - 41, et les travaux qui concernaient encore mon père se limitaient à la mise en place de la maintenance du tronçon allant jusqu'au col de *Kop* qui culmine à 2427 m à 250 km de la mer. Cette route de montagne non goudronnée était soumise à des conditions hivernales rigoureuses. Sa maintenance et la garantie de la sécurité des voyageurs demandaient la présence d'équipes d'ouvriers tous les 10 km environ. En cas d'enneigement, tout le déblaiement se faisait à la main - à la pelle et à la pioche - il n'y avait pas de machines à l'époque. Chaque équipe avait la responsabilité d'un refuge qui pouvait accueillir des voyageurs en difficulté. En altitude, ces refuges étaient munis d'une cloche qu'on faisait sonner durant les tempêtes de neige, pour guider le voyageur. Des conditions parfois difficiles - mais le trafic de transit était maintenu ainsi durant tout l'hiver.

Mon père était donc souvent sur la route pour superviser le bon fonctionnement du système. Ma mère l'accompagnait la plupart du temps. Et, quand je suis entré en scène, je faisais désormais partie des bagages.

Des visions floues de voyage en traîneau, de froid, d'essuie-glace qui balaie la pluie de la vitre avant de la voiture, de séjours dans des refuges où la petite fenêtre laisse pénétrer une faible lumière dans le local sombre - en attendant que la tempête se calme. Le temps qui s'immobilise - qui ne passe pas. La lampe à essence posée sur la table et qu'il faut pomper de temps en temps pour alimenter en vapeur son manchon tissé d'amiante, et qui donne juste assez de lumière pour éclairer une partie de la chambre. Ce sont mes premiers souvenirs en tant que "bagage accompagné"... Des souvenirs sombres - assombris peut-être par le "brouillard des années" - des images qui ne font pas toujours du bien lorsqu'on les ressort des plus anciens recoins de la mémoire. Je comprends pourquoi certains ont appris à pratiquer l'oubli.

Mais aussi la voiture qui descend lentement du col enneigé. Le cliquetis régulier des chaînes montées sur les roues. Le soleil qui éblouit un paysage blanc enrobé d'un ciel bleu pur. Il fait

très froid et je suis emballé dans des couvertures. Chaque respiration produit une bouffée de fumée - je souffle des nuages ! La vapeur d'eau se condense sur la vitre et de merveilleux cristaux de glace se forment et croissent à vue d'œil - dessinent un paysage qui évolue de manière chaotique mais ordonnée selon une symétrie subtile.

Tout n'est pas mélancolique dans la mémoire ancienne. Des souvenirs naissants s'y cachent encore.

Nous étions arrivés en train à *Erzurum* après une visite automnale à *Izmir* pour voir la famille. La voiture de l'entreprise était venue de *Trébizonde* pour nous ramener à la maison. Le col du *Kop* fut franchi sans encombre, avec un ciel grisonnant. En montant au col de *Ziğana*, une courte mais violente tempête de neige nous bloqua dans des congères près du sommet du col. Une nuit passée dans la voiture - heureusement bien pourvue de couvertures et de provisions. Apprenant que "leur" ingénieur et sa famille étaient retenus sur le col, une vingtaine de villageois et une équipe de maintenance sont arrivés le matin avec leurs chevaux. Tout en dégageant ce qu'ils pouvaient de la neige, les hommes ont porté à mains nues la voiture sur les quelques centaines de mètres de route impraticable. Le chauffeur et mon père avaient le droit de descendre et suivre à pied, mais pas question que sa femme et son fils fassent de même !

Un exemple de la loyauté que peuvent avoir des hommes habitués à être maltraités envers ceux qui les ont respectés.

Trabzon - Boztépé (1945 - 1951)

["Excepté la ville de Sinop, la côte turque de la Mer Noire ne possède pas de ports naturels. Les tempêtes, relativement rarement de longue durée, sont pourtant soudaines et violentes.

Les produits de la zone côtière consistent principalement en charbon, tabac, noisettes, minerais, bois et pommes de terre. Le commerce avec l'arrière-pays génère un trafic considérable d'échanges maritimes avec des navires de petite à moyenne taille.

Il n'est donc pas surprenant que lorsque le gouvernement adopta un plan de constructions portuaires, les deux ports de Trabzon et d'Eregli, à l'est et l'ouest de la Mer Noire respectivement, figurèrent en tête de liste.

Trabzon (Trébizonde) a actuellement une population qui dépasse 30'000 habitants. C'est une ville qui possède un passé historique considérable, ayant été mentionnée pour la première fois en 756 avant notre ère, quelques années avant Rome. On suppose qu'elle doit son nom à la colline au sommet plat qui la surplombe, ressemblant à une table (trapeza) vue de la mer, et dût beaucoup de sa prospérité au fait que les Romains conduisirent leurs campagnes militaires contre la Perse depuis ce port. Des vestiges du port construit par l'empereur HADRIEN existent toujours ainsi que les murailles et fortifications des occupants génois et byzantins venus plus tard.

Plus récemment, une part importante de la prospérité de la ville était due au commerce de transit venant de la Perse ainsi que des provinces turques desservies par la Route de Transit qui part de Trabzon."]

Cet extrait (traduit de l'anglais) du rapport de mon père sur la réception des travaux de construction du port de *Trébizonde*, adressé au département des travaux publics turcs et aux deux agences d'aide au développement anglaise et américaine, en 1957, situe la ville dans l'histoire.

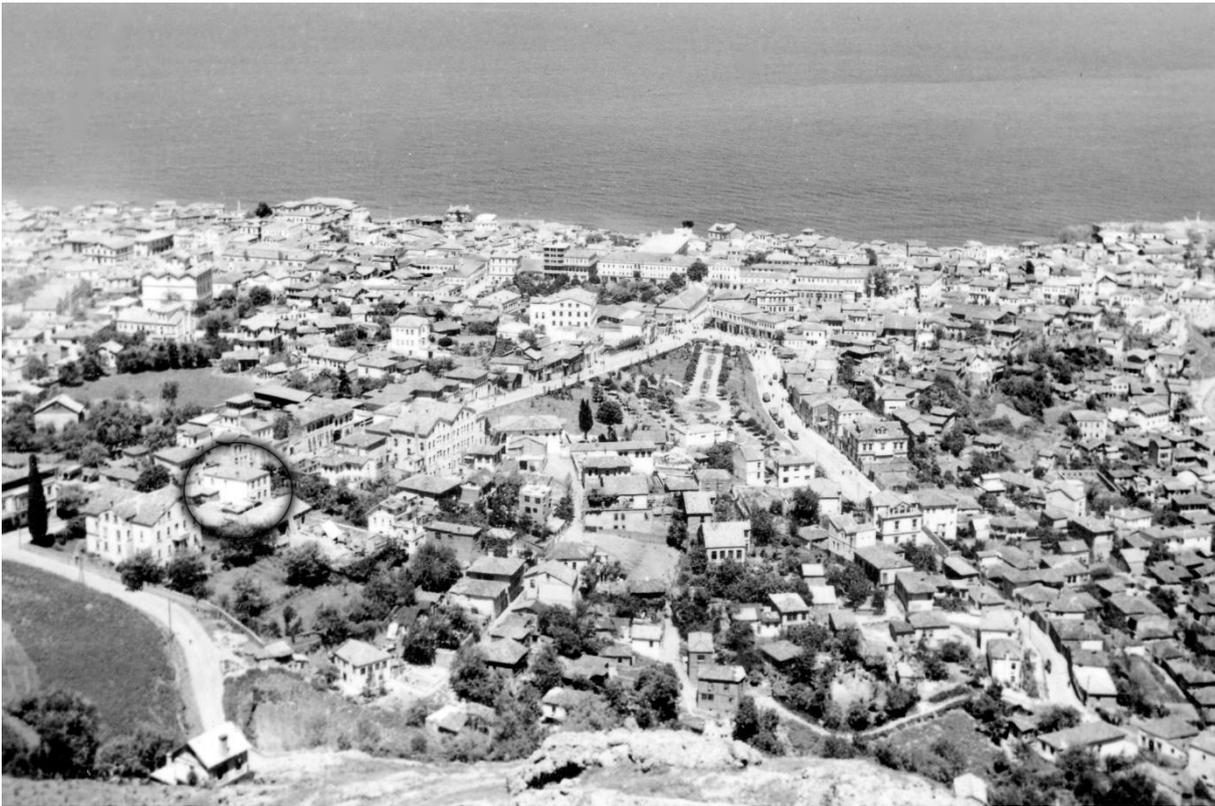


Vestiges du port construit par l'empereur HADRIEN à l'ouest de la ville de Trébizonde.

La construction du port de *Trabzon* avait été mise au concours par le gouvernement turc, et le projet présenté par mon père et soutenu par trois financiers turcs d'*Istanbul* l'avait emporté. La société s'appelait désormais "RAR", d'après les noms des bureaux qui finançaient l'entreprise. Pour être plus près du chantier en préparation, notre famille avait déménagé dans une maison avec jardin au *Taksim Sokak*, en début d'année 1945. Une maison ancienne dans le style local avec un joli jardin comprenant deux orangers qui portaient des fruits tous les deux ans, un citronnier, un "pommier du Japon" aux fruits peu savoureux, un pommier, un olivier et un grand coin potager où on cultivait les principaux légumes, et même du maïs. On l'appelait la "maison de *Boztépé*".

La pièce maîtresse du jardin était un palmier à dattes au centre d'une petite roseraie, devant l'entrée principale de la maison. L'arbre devait se sentir un peu malheureux dans ce climat aux étés chauds et humides et hivers froids et enneigés. Les dattes ne devenaient jamais plus grandes que des noyaux de cerises, et étaient immangeables. Tombées à terre, elles germaient pourtant, et je m'amusais à faire des transplantations - rarement réussies.

Un de mes amis de cette époque (ARAS PERIKLI, devenu depuis mathématicien et informaticien à l'université technique de *Trabzon*) m'a retrouvé par Internet en 2005, et m'a envoyé des photos du quartier. La maison n'existe plus. Un complexe immobilier a tout envahi et le petit parc public en contrebas a été transformé. Tout est devenu méconnaissable. Mais le palmier est toujours là ! Et la ville compte maintenant 300'000 habitants...



Le quartier autour de Taksim Sokak, et notre maison (entourée d'un cercle) à gauche. Vue du Boztépé.

Il fallait éliminer la vermine de cette vieille maison en bois et en plâtre avant d'y emménager définitivement. Une fumigation en règle fut organisée avec brûlots de soufre et je ne sais quelles autres substances nocives. Ensuite, on prit le bateau pour *Istanbul* où mon père devait rencontrer ses financiers pour discuter du projet, et en laissant agir les fumées pour quelques semaines.

Le voyage par mer n'était pas sans périls vers la fin de la guerre. Des mines marines flottantes placées par les allemands et les russes dérivait encore au large et se trouvaient occasionnellement sur le trajet d'un navire. Des bâtiments de guerre russes, qui devaient obligatoirement négocier le transit par le Bosphore avec la Turquie à chaque passage, ne se montraient pas toujours très coopératifs. Nous avons une fois été suivis par un sous-marin dont on ne voyait que le périscope - et sans savoir de quelle nationalité il était, ni ses intentions. Ensuite, à l'entrée du Bosphore, les navires se groupaient en attendant que la marine turque écarte les filets anti sous-marins pour les laisser passer. Et c'est à cette occasion, dit-on, que les sous-marins profitaient de passer à leur tour.

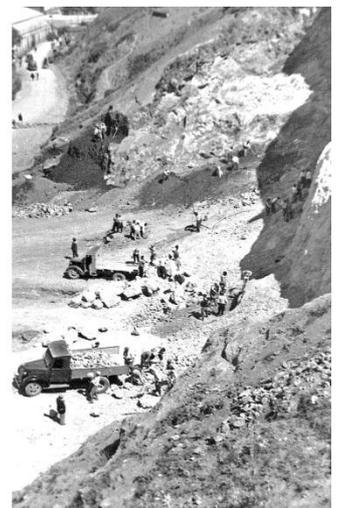
La jetée principale du port de *Trabzon* devait abriter une baie naturelle ouverte à la limite orientale de la ville. Une amorce de digue de quelques dizaines de mètres existait déjà un peu plus loin à l'extrémité est de la baie, et il était prévu d'en faire un port secondaire pour les petites embarcations et le matériel navigant nécessaire au chantier. Elle était en très mauvais état, et au retrait de l'occupation russe après la 1^{ère} guerre mondiale, quelques navires abandonnés furent coulés contre celle-ci pour servir de brise-lames. On voyait encore leurs carcasses émerger de l'eau comme les arêtes d'un poisson mort. La construction de la jetée du "petit port" démarra aussitôt avec des ouvriers qui dégageaient la roche d'une carrière voisine à la pioche, et des chars tirés par des chevaux ainsi que quelques camions pour l'amener à la digue. Les machines lourdes de chantier n'étaient pas immédiatement disponibles juste après la guerre.



Avec mes bons amis SABRI SHAHMURAT (à gauche) et ARAS PERIKLI (à droite) en 1954. SABRI était le fils du dessinateur technique de l'entreprise et avait un humour laconique et pince-sans-rire que j'appréciais beaucoup. ARAS était le fils du chauffeur - ŞEVKET PERIKLI - de l'entreprise. Je l'ai beaucoup fréquenté ainsi que son frère NECMI pendant mes vacances d'été à Trabzon. ŞEVKET EFFENDI était très estimé par mon père.



Le "petit port" dans son état primitif



La première carrière, sans machines de chantier

Malgré la laborieuse reconstruction des pays qui sortaient du conflit mondial, l'Angleterre - et plus tard les États-Unis - poursuivaient leurs plans d'aide aux pays sous-développés. L'Angleterre avait destiné au port de Trabzon du matériel ferroviaire et des grues et mettait à disposition la collaboration d'une entreprise de construction, le *Mitchell Engineering Group*.

Les États-Unis fournissaient un bulldozer et une grande pelle mécanique automotrice. Mais ce matériel se trouvait à *Istanbul*, et il fallait en organiser le transport à *Trabzon*.

C'est ainsi que mon père nous emmena encore une fois en automne à *Istanbul* où ma mère profitait de parcourir les magasins à la recherche d'un manteau de fourrure pendant qu'il négociait en vue d'organiser le transport. Les compagnies maritimes officielles demandaient des sommes prohibitives pour effectuer les livraisons. Il se tourna alors vers une flottille de petites embarcations privées qui faisaient une offre bien plus avantageuse. Mais, voyant l'état des navires - où des plaques percées par la rouille à la ligne de flottaison avaient été réparées par le rivetage d'une autre plaque, elle-même bien rouillée, par-dessus - et sachant qu'en novembre pouvaient avoir lieu de violentes tempêtes qui couleraient très probablement quelques-uns de ces bateaux lourdement chargés et non assurés, il eut de sérieux doutes.

Ayant rassemblé les capitaines pour leur expliquer la situation, il leur posa la question du risque de rencontrer une tempête à l'est de la Mer Noire à cette saison - et des conséquences. On lui répondit que les tempêtes pouvaient bien être suffisamment violentes pour couler des navires, mais si ALLAH était bien intentionné - il ne se passerait rien. Quand il persista à exprimer ses réserves, le chef des capitaines s'énerma et prit la parole en lui disant d'un ton sévère: "n'as-tu aucune confiance en ALLAH ?!"

L'argument était imparable - et il s'inclina et accepta le contrat.... Le transport se passa sans problème - et, quelques jours après le débarquement à *Trabzon* eut lieu une des tempêtes les plus mémorables qui emporta une partie de la jetée du petit port en construction...



Des bateaux attendent que la tempête se calme

L'entreprise s'équipa peu à peu de la sorte au cours des années avec d'autres grues, matériel roulant, engins de chantier, pyrotechnique, ateliers de maintenance - et tout ce qui est nécessaire à la conduite de travaux à si grande échelle. Le seul élément qui posa problème tout au début des travaux fut la grande pelle mécanique "P&H" montée sur chenilles. Aucune barque de transbordement disponible n'était assez grande pour la transporter. Le problème fut résolu en construisant une barque adaptée à l'engin. Une fois le chargement fait, on tira le tout sur la plage, on scia ensuite la barque en deux, et la machine sortit par ses propres moyens...



Un "Kayik" de la Mer Noire



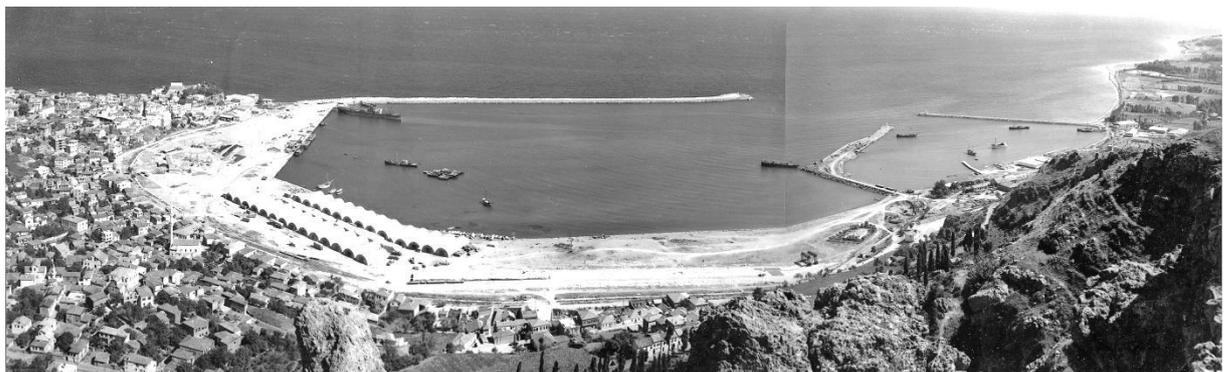
La pelle mécanique P&H



La grue transporteuse pour blocs de 50 tonnes, et un derrick



La grande jetée terminée



Le port terminé en 1955

En résumé:

Construction du Port de Trabzon:

Excavation, transport et placement de pierre dans les digues d'une longueur de 1250 m: 1'400'000 tonnes.

Béton et Maçonnerie: 150'000 m³.

Remblais: 250'000 m³.

Dragage: 1'200'000 m³.

Coût: 23'000'000 livres turques (approx. Frs.S. 35'000'000) de l'époque.

Durée: 7 ans. Firmes Mitchell EnG. Group et RAR.

En contrebas de la maison de *Boztepe* (prononcé *Boztépé* en turc) se trouvait une grande maison qui appartenait à la famille NEMLIZADE et servait à l'époque d'entrepôt de marchandises. La famille avait bâti une énorme fortune à l'aide du commerce avec l'Iran et contrôlait l'import-export transitant par *Trabzon*. La région était aussi en ces temps la plus grande productrice de noisettes du monde. La culture des noisettes et du tabac était entre les mains de la famille MURATHANOGLU. Les deux familles se partageaient la plus grande part des revenus commerciaux de la ville.



La famille MURATHANOGLU (env. 1948). Mes parents et JEMAL BEY au centre. Moi à droite et mon copain ZIYA, 3^e de la gauche. J'ai oublié les noms de son grand frère, à gauche et de sa mère. ZIYA vint se faire soigner pour l'épilepsie à Zurich fin des années 1960. Il décéda dans un accident quelques années plus tard.

IHSAN NEMLIZADE avait été envoyé pour faire ses études en Suisse, à l'école internationale Le Rosey, où il séjournait entre *Rolle* et *Gstaad* selon la saison. Il y avait appris le français et la pratique de la chasse, le golf, le tennis, le ski et à discerner les bons crus de vins et autres mondanités seyantes à sa stature sociale. Retourné à *Trabzon*, il ne lui restait à disposition que la chasse qu'il pratiquait assidûment pour tuer l'ennui de l'oisiveté, et le Raki pour affronter le temps.

IHSAN BEY recherchait fréquemment notre compagnie pour parler le français (que je ne comprenais pas encore) et évoquer des souvenirs du bon temps passé en Europe. Il nous invitait à sa résidence pour goûter les produits de sa dernière chasse - et que mon père redoutait car il pensait à la pauvre bête qui avait été abattue en pleine joie de vivre - et à nous projeter des films 16 mm qu'il faisait venir *d'Istanbul*. Ces films n'étaient pas sublimes à mes yeux: par exemple - une stupide jeune femme qui se tortille nue dans une coupe de champagne géante durant un quart d'heure - ennuyeux à mourir ! Il y avait pourtant des Charlie Chaplin et des Buster Keaton bien plus drôles !...

Juste au-delà de l'entrepôt NEMLIZADE et dominant le parc public était le consulat d'Angleterre. Une belle maison avec un grand jardin en terrasses et une vaste pergola idéalement ombragée pour déguster le Lime Juice en été en vue de la mer. Ma mère m'y amenait souvent en rendant visite à Mme BREEN, la femme du consul. C'était une femme fine et douce, de très bonne famille, au langage choisi et aux manières impeccables à l'anglaise. Je n'ai pas un souvenir précis du consul. Il avait une calvitie naissante, un visage rougeoyant, parlait peu, et était généralement peu séduisant lorsqu'il le faisait. Sa femme devait sans doute être bien vulnérable face aux prédateurs de passage.

IHSAN BEY était un grand consommateur de Raki - ou autres spiritueux similaires quand il les trouvait - et très souvent "sous l'influence" lorsqu'on le rencontrait, (il est décédé nonagénaire...). Mes parents se demandaient d'ailleurs comment il était capable de ramener tant de gibier de ses parties de chasse - et qu'il n'ait pas eu d'accident. Quand arriva le stagiaire australien MANNING au consulat d'Angleterre, il y trouva un compagnon idéal pour faire la fête. Une nuit dans les petites heures du matin, klaxon de la jeep de MANNING sous la fenêtre et les deux comparses bien éméchés qui cherchent à inviter mes parents à une virée... d'autant mieux si ce n'était que ma mère qui viendrait... La situation perdura ainsi un été - jusqu'au moment où MANNING focalisa son attention sur Mme BREEN et s'en alla avec sa Jeep, et elle, pour son pays et un avenir inconnu mais hasardeux - surtout pour elle...

Lorsque nous habitons la maison de *Boztepe*, mes parents avaient engagé "JULA" pour s'occuper de la cuisine. C'était une polonaise qui avait été ramenée très jeune de son pays par un turc de *Trabzon* après la première guerre. Une gentille dame que j'aimais bien, et qui nous servait des repas où figuraient un peu trop souvent des choux et des pommes de terre - mais dont j'ai gardé un bon souvenir. Elle parlait un turc assez approximatif mêlé au dialecte *Laz* avec l'ajout de terminaisons en "ni" à la manière slave aux adverbes. Ainsi, par exemple, le mot "burada" ("ici" - en turc) devenait "burdani" et ma mère s'amusait beaucoup à composer des phrases en turc de cette manière.

Pour les travaux de ménage, nous avions périodiquement la visite de la "BADJI", une dame taciturne de pure ethnie *Laz* au langage marginalement compréhensible, et qui avait des principes immuables concernant le nettoyage et le rangement qu'elle pratiquait de manière expéditive. Ma mère a vite appris à la laisser faire et à rétablir la situation après son départ.

JULA avait une fille, MUALA, avec qui je jouais parfois. Elle était un peu plus âgée que moi et servait parfois de "baby-sitteuse" lorsque mes parents s'absentaient en soirée. Elle était d'une nature très sérieuse et ne comprenait pas facilement la plaisanterie. Ainsi, je pouvais lui raconter les histoires les plus invraisemblables avant qu'elle commence à se douter de mon jeu. Je prétendais savoir jouer du piano (ma mère avait abandonné toute idée de me l'apprendre après quelques leçons peu convaincantes...) et MUALA m'écoutait frapper rapidement des touches au hasard, d'un air dubitatif, perplexe. J'ai aussi gardé un très bon souvenir de cette fille intègre et gentille.



Avec KAHRUMAN, une copine à Gazipaşa en 1953

En 1953, mon père loua une belle maison construite récemment par IHSAN BEY dans le quartier de *Gazipaşa*. Nous étions restés de bons amis. Je le rencontrai pour la dernière fois en 1966.



La maison de Gazipaşa, en 1953

Nous nous rendions plus fréquemment que d'habitude à *Istanbul* durant la période de construction du port. Mon père devait présenter des rapports sur l'avancement des travaux et régler les divers points administratifs auprès de la société RAR. *Istanbul* était alors une ville beaucoup plus cosmopolite qu'aujourd'hui - comparable par de nombreux aspects à d'autres capitales européennes. Il y avait une forte communauté grecque, suivie de Français et d'Anglais. Les Juifs étaient nombreux mais gardaient, comme souvent, un profil bas tout en dominant certains secteurs du commerce. Même les Arméniens étaient bien présents - certains avaient pourtant modéré leur visibilité en supprimant le "ian" de leur nom. On croisait des descendants de la diaspora russe "blanche", fidèles à leur stéréotype avec leur accent slave et prétendant tous être de la noblesse. La "comtesse russe" n'était pas seulement un sujet évoqué en littérature, et se rencontrait en personne dans chaque réunion un peu mondaine. Le français était la langue étrangère dominante, et la ville comptait encore plus de 20% de chrétiens - contre un petit pour-cent aujourd'hui.

Lors de ces excursions, nous avions l'habitude de descendre au "*Büyük Londra Oteli*" (*Grand Hôtel de Londres*). Un bel hôtel fin de siècle (du 19^e) tenu par une famille grecque. A notre arrivée, Mme KAFATOS nous recevait dignement et nous attribuait une des plus belles chambres - généralement celle du 2^e étage qui avait un balcon flanqué de colonnes sculptées en forme de cariatides. De la rue, on accédait à la réception par une rampe d'escaliers. A gauche se trouvait une salle à manger assez sombre. Derrière la réception, un ascenseur compliqué et capricieux dont il fallait très soigneusement fermer les portes battantes, coulissantes, à grille et en accordéon si on désirait ne pas rester en rade entre deux étages. Arrivé à l'étage, il fallait tout refermer et presser sur le bouton de renvoi de l'ascenseur. Sinon, un employé devait prendre l'escalier et faire le nécessaire pour les prochains passagers.



Le "Londra Oteli" en 1993. Rien n'a changé en 50 ans

On avait l'habitude de prendre le repas du soir à l'hôtel. Le maître d'hôtel italien, EMILIO, un homme petit et trapu dans sa veste blanche de fonction, avait pris d'affection l'enfant que j'étais, et faisait spécialement préparer une assiette de "risi-bisi" à l'italienne abondamment garnie de petits pois qu'il savait que j'adorais. Je rends hommage à sa mémoire !

Il y avait aussi les hôtes qui résidaient à l'hôtel.

Un ancien officier anglais des Indes, MAJOR BRADLEY, qui mangeait dignement à une table voisine dans son costume en tweed brun bicolore, et qui échangeait quelques mots à travers sa grande moustache avec mes parents. Sa pension de retraite militaire ne suffisait pas pour survivre en Angleterre, mais il pouvait encore se payer le *Londra Oteli* à *Istanbul*.

Plus mystérieux était MONSIEUR MALZAC. Un français d'un certain âge en costume gris qui s'attablait un peu plus loin. Mes parents avaient essayé à plusieurs reprises d'engager la conversation, sans beaucoup de succès. Cet homme taciturne portait une grande barbe grise taillée en rectangle qu'il tenait à deux millimètres au-dessus de sa soupe - et sans jamais la mouiller. Comme sa calvitie était avancée, mes parents spéculaient souvent à voix basse sur l'authenticité de cette barbe. Un jour, pour en avoir le cœur net, je me suis levé et j'ai saisi sa barbe des deux mains et tiré de toutes mes forces ! Elle était vraie !

Je n'ai pas de souvenir précis de ce qui s'est passé ensuite - mais il y avait beaucoup d'agitation...

Les petits déjeuners étaient servis en chambre. Relativement minimalistes compte tenu de la classe de l'hôtel. Mon père guettait alors le passage du "simitji" - le vendeur de "simits" dans

la rue. Les *simits* sont de délicieux petits pains en forme d'anneau mince et recouverts de graines de sésame avant la cuisson. Rôtis, ils deviennent absolument savoureux. L'homme vendait à la criée sa marchandise enfilée sur un bâton et arpentait le trottoir. Coupés dans le sens de la longueur, beurrés et tartinés de confiture, ces mini sandwiches complétaient merveilleusement le petit déjeuner habituel.

Le risi-bisi et les *simits* étaient pour moi des mets exotiques - introuvables à *Trabzon*. Un autre trésor gastronomique pouvait être goûté au restaurant du *Club Suisse*. Il était situé non loin de l'hôtel sur une rue commerçante. Un local relativement grand, mais où nous étions les seuls clients quand on s'y rendait. On n'allumait que la lampe au-dessus de notre table et le repas se faisait dans une oasis de lumière entourée d'obscurité. Ce n'est que beaucoup plus tard que j'ai compris que cette pratique illustrait le pragmatisme économique helvétique.

Mais on y servait des vol-au-vent et des saucisses de Vienne ! Quel délice !

Le retour à *Trabzon* se faisait par mer, la cabine remplie de marchandises introuvables en ces contrées sauvages - des conserves, des habits, un ou deux jouets pour moi et pour mes copains, des commandes spécifiques passées par des voisins ou des collègues de mon père et des cadeaux. J'aimais bien rentrer à la maison, loin du bruit et la bousculade de la grande ville. Et de pouvoir à nouveau m'amuser avec la bande d'enfants de mon âge dans la rue sans être constamment en compagnie d'adultes qui fréquentaient des lieux rébarbatifs et parlaient de choses sans aucun intérêt !

La bande de copains, et quelques copines, avec qui je jouais étaient les enfants des familles du quartier. Des familles modestes, parfois pauvres. J'étais souvent le seul à porter des chaussures. Ils savaient que j'étais le fils de "CRAMER BEY" qui construisait le port, et certains avaient leur père qui travaillait pour l'entreprise. Mais ils étaient francs et loyaux - il n'y avait aucune notion de hiérarchie entre nous. On se réunissait dans un terrain vague un peu plus haut sur le *Taksim Sokak* pour jouer au ballon, faire voler des cerfs-volants hexagonaux qu'on assemblait avec trois bâtons, de la ficelle et du papier de soie qu'on collait avec de la farine mouillée, on s'exerçait au lancer de pierre et à la fabrication de frondes avec des lanières de caoutchouc récupérées de vieilles chambres à air, un bâton fourchu et un morceau de cuir pour contenir le caillou. Cette dernière discipline, où j'avais acquis une certaine expertise, me valut quelques ennuis des années plus tard, avec la police lausannoise...

Je suis reconnaissant envers mes parents de m'avoir laissé tant de liberté comme enfant, et de ne pas m'avoir enfermé dans une prison dorée occidentale. Ils étaient tous les deux nés dans le pays et connaissaient la droiture morale de ceux que certains qualifiaient parfois avec cynisme et mépris "de petit peuple". Je vois maintenant comment mon père procédait, en traitant le plus simple de ses ouvriers comme un égal, et avec justice, et qu'il rassemblait ainsi une équipe prête à se sacrifier pour que le travail en cours soit accompli quelle que soit la difficulté.

Il y avait l'ouvrier prénommé YASAR - ce qui en turc signifie "il vit". Les prénoms turcs sont très imagés. Par exemple le prénom féminin commun AYSEL signifie "lune qui éclaire la rivière en crue", ou KEMAL qui signifie "blanc immaculé".

YASAR était un homme simple mais apprécié par tous pour son caractère doux et était doté d'une force physique exceptionnelle. Il travaillait dans la carrière où on prélevait la roche servant à construire les digues du port. Après chaque dynamitage il restait des rochers en équilibre instable qu'il fallait déloger pour sécuriser le chantier. On y envoyait YASAR, qui se plaçait sous le rocher, et avec sa barre à mine délitait peu à peu son assise. À un moment que lui seul savait déterminer, il se mettait de côté et enlevait la dernière pierre qui faisait s'écrouler le tout.

Un jour, il apprit qu'un homme fréquentait de manière trop assidue sa femme restée à son village. Il fit alors savoir qu'à son prochain congé, il monterait au village pour régler le compte à cet individu. L'amant avait entre-temps rassemblé sept de ses amis pour le défendre le

moment venu. YASAR monta une semaine plus tard et tabassa très sérieusement les huit hommes qui l'attendaient. À tel point qu'ils portèrent plainte à la cour pénale de *Trabzon*...

Mon père s'investit passablement au cours de plusieurs séances du procès pour le défendre, et YASAR fut finalement disculpé. Il nous voua ensuite une reconnaissance inconditionnelle, et un jour, en retour de son village, il nous amena en cadeau un mouton.

Je me souviens de cette brave bête au pelage blanc et à la tête noire qui broutait assidûment à longueur de journée la glycine, les rosiers, camélias, hortensias, glaïeuls et tout ce qu'il trouvait encore dans le jardin potager. Un jour, mon père le fit emmener dans un terrain vague proche du chantier où l'animal serait "plus à l'aise" et où, au malheur de tous, il "disparut".

En jouant avec les enfants des voisins, je fus parfois invité chez eux. On y mangeait assis par terre en rond autour du "*tepsi*" - un grand plateau en laiton où étaient disposés les plats - et on se servait de ses doigts. C'était souvent savoureux, et j'aimais particulièrement les *böreks* - des rissoles à la viande et au fromage. Je n'ai jamais senti chez ces amis d'hostilité causée par la religion. On m'invitait à la fête donnée à l'occasion de la circoncision (le "*sünnet*") de l'une ou l'autre des malheureuses victimes, par exemple, et mes parents me donnaient un cadeau approprié à leur offrir. Ou bien à la fête intime et familiale à l'occasion de l'accès de la sœur aînée d'un de mes amis au statut de "*Hafuz*". Elle avait suivi une instruction à une école coranique et s'était montrée capable de réciter le coran en entier par cœur. J'étais rempli d'admiration pour elle, et de sa performance intellectuelle que je pensais hors de ma portée.

Je n'imaginai pas encore la futilité d'une telle prouesse.

A notre tour, on invitait mes compagnons de jeux à mon anniversaire, et où ma mère préparait des biscuits à l'occidentale - exotiques pour eux. A une occasion elle voulut faire un gâteau avec un glaçage coloré. Elle demanda au pâtissier local comment faire pour y mettre de la couleur. Il lui dit "mettez-y ce que vous trouvez qui a la bonne couleur". Elle sortit donc sa boîte de gouaches et œuvra avec le blanc d'œuf et le sucre. Le gâteau présenta bien, sauf que les couleurs manquaient un peu de vivacité (ma mère se méfiait de la toxicité de certains colorants - et limitait les quantités). Mes copains ont adoré - mais j'y trouvais un arrière-goût terreux et étrange...

Il y avait le 24 décembre le "Noel Bayrami" - la fête de Noël. Mes amis y étaient invités - tout en sachant qu'il ne s'agissait pas de moi - mais que c'était l'occasion de passer un bon moment et d'y recevoir quelques cadeaux. Toute "Bayram" (fête) était bonne à prendre...

La nuit du "Noel Bayrami", Le prêtre PADRE LEONARDO et son acolyte FRA ANGELO organisaient une messe de minuit à l'église de Sainte Marie - la seule église chrétienne de *Trabzon* - pour les chrétiens disponibles, soit ma mère - excommuniée après son divorce d'un catholique - mon père protestant confirmé, les consuls d'Angleterre anglicans, moi baptisé anglican et de confession indéterminée et quelques Arméniens et orthodoxes. On y allait tous pour admirer la crèche qu'ils s'étaient donné beaucoup de peine à mettre en place. Et la messe débutait pour une poignée de mal-croyants qui étaient venus par courtoisie. PADRE LEONARDO revêtait à cette occasion sa plus belle chasuble - et, luttant contre le sommeil à cette heure tardive, je pensais en rêvassant qu'il ressemblait étonnement à un grand scarabée doré.

Une fois par année, PADRE LEONARDO et FRA ANGELO remontaient à pied le *Taksim Sokak* revêtus de leurs soutanes, accompagnés par une nuée d'enfants de la rue intéressés par cette curiosité, et sonnaient à notre porte. Ils venaient bénir notre maison - habitée pourtant par des chrétiens pas très catholiques - et répandaient dans diverses pièces de l'eau bénite au moyen d'un goupillon tout en énonçant des prières en latin. A une occasion, dans la chambre à coucher où dormait le chien sur un tapis de chevet, le goupillon devait être plus chargé que d'habitude et fit fuir le chien. En pleine prière je m'écriai "Maman ! Maman ! Ils sont en train d'arroser le chien !". Ma mère raconta encore longtemps l'incident, et le tapis béni - je l'ai encore.



"TUPPY", le chien "béni" (mai 1949)

Cette apparente tolérance dans la chrétienté était cependant fragile et résistait mal à l'épreuve.

Au début des années 1950, mon père avait accueilli un jeune stagiaire hollandais qui voulait parfaire ses connaissances en ingénierie maritime. Malheureusement, il a sans doute mal choisi ses restaurants et succomba peu après son arrivée à une hépatite. Mon père contacta alors sa famille et demanda si son corps devait être rapatrié. La famille ayant confirmé qu'il pouvait être enterré sur place, mon père s'adressa alors à PADRE LEONARDO et FRA ANGELO. Comme le pauvre ingénieur était de confession réformée, PADRE LEONARDO affirma qu'il était exclu qu'un Luthérien soit enterré dans le cimetière chrétien attenant à l'église catholique de *Trabzon*. À cette époque encore, les communications étaient difficiles - pas de route côtière et pas d'aéroport - et il fallait une dizaine de jours pour qu'un bateau puisse amener son corps à *Istanbul* où une communauté réformée aurait pu l'accueillir. En désespoir de cause, mon père alla parler avec le "Hodja" (l'Ouléma - gardien de la tradition musulmane) local et lui expliqua son problème. Le Hodja lui rétorqua que la personne en question, bien que non musulmane était d'une confession qui croyait au même Dieu, et dont le prophète était respecté par la confession musulmane, et qu'il était disposé à l'enterrer dans son cimetière selon les rites islamiques. En dernier recours, mon père retourna à l'église catholique raconter son dilemme. PADRE LEONARDO s'indigna et réprimanda sévèrement mon père d'avoir eu l'idée de faire enterrer un chrétien par un musulman ! - et il affirma que ce "protestant" ne pouvait être enterré que parmi des chrétiens. Ce qui fut fait. Il aurait pu y penser plus tôt...

En religion la notion de tolérance reste aléatoire. Le 5 février 2006 à *Trabzon* le prêtre ANDREA SANTORO fut assassiné devant l'église de Sainte Marie par un jeune intégriste musulman...

La petite équipe d'ingénieurs, dessinateurs et administrateurs du bureau de l'entreprise se rencontraient souvent durant les congés et week-ends pour pique-niquer dans la campagne en famille, ou organisaient des réceptions chez l'un ou l'autre. Les enfants se rencontraient aussi à ces occasions, ou aux anniversaires et à la plage en été. Une belle pergola avec cabines de bains avait été installée sur la plage - à proximité du bureau et au départ de la digue du petit port. A midi, une partie du personnel venait manger avec la famille qui avait occupé les lieux dans la matinée en amenant un sérieux repas pique-nique.



Un pique-nique en campagne dans la forêt de Soğuksu



Saison des melons avec NORA (ma Préférée, à gauche) et MIRANDA



Pique-nique à la plage sous la pergola à côté de la digue du petit port. Au fond, mon père, moi, MIRANDA, NORA. Devant, les parents de NORA, MEVZAT BEY et sa femme

La période agréable pour le bain s'étendait de fin mars à début octobre. Chaque jour de beau temps nous descendions, ma mère et moi, avec mon père qui se rendait au travail tôt le matin et restions à la plage jusqu'à ce qu'il nous ramène à la maison en fin d'après-midi.

Comme j'étais le seul enfant qui n'allait pas à l'école, j'étais souvent laissé à moi-même. Les enfants des collègues arrivaient ensuite en période de vacances scolaires. Il y avait toutefois des enfants "de la rue" qui échappaient d'une manière ou d'une autre à la scolarité. Ils jouaient sur la jetée du petit port, et m'ont initié à la pêche à la ligne et la chasse au crabe. On faisait aussi la course en sautant parmi les rochers de la digue - assez "casse-gueule" - et j'étais devenu chevronné dans la discipline. Un art qui m'a servi beaucoup plus tard quand il fallait se promener sur les éboulis de moraines dans nos Alpes...

Je passais aussi beaucoup de temps à constituer une collection de pierres en glanant ce qui avait été rejeté par les vagues. Mon père m'avait d'ailleurs façonné une caisse en bois cloisonnée pour cette "collection". Le trésor de la collection était une pointe de flèche en silex beige longue de 5 cm environ. Elle devait être très ancienne, car patinée et émoussée par l'action du sable et des vagues. Bien plus ancienne que celles que j'ai trouvées plus tard dans les sables du Pacifique Sud, au Chili. La collection disparut lors d'un déménagement.

En comparaison avec les milieux cosmopolites d'*Istanbul* ou d'*Izmir*, La ville de *Trabzon* était en fin des années 1940 très en retrait de ce qui se passait dans les milieux culturels occidentaux. La seule librairie se nommait "*Amerikan Kitabevi*" (librairie américaine) où on y trouvait quelques livres en turc, une dizaine de "paperbacks" américains - des westerns à l'intention des militaires de la base radar américaine qui se construisait sur la colline de *Boztepe* - des bandes dessinées américaines (qui faisaient mon bonheur !) et une ou deux revues de mode vieilles de trois mois. Si on voulait quelque chose de plus élaboré, il fallait en faire soi-même la commande et attendre quelques mois pour que le colis franchisse les écueils de la poste - et surtout des services douaniers - turcs.

La ville comptait tout de même deux cinémas. Un en plein air - le *Yildiz* (l'étoile) - qui ouvrait en été dans un parc du quartier de *Gazipaşa* et où on s'asseyait autour de tables sur lesquelles le thé était servi avec des samovars. Les films étaient parfois de dernière actualité et c'est là que j'ai vu les premiers films en 3-D avec lunettes Polaroid ! Avant même qu'ils ne passent en Suisse - probablement. Le deuxième - le *Sümer* (le Sumérien) - avec sa façade ornée et arrondie se trouvait sur la place principale. C'était un ancien théâtre reconverti, avec balcons et rangées de loges. Plusieurs films étaient projetés chaque jour en permanent, et des familles s'installaient dans leurs loges avec un "*manga*" (brasero) pour préparer leur repas au cours de la projection.

C'était dans ce cinéma que j'ai appris ma première leçon de "patience". On avait annoncé depuis quelque temps la projection d'un long métrage de Walt Disney (je ne sais plus lequel) et je me réjouissais follement de le voir. Le jour venu, on s'y rendit suffisamment tôt pour avoir une bonne place - mais il fallait d'abord attendre que finisse un interminable et ennuyeux film égyptien : Deux hommes coiffés de fez à côté d'une piscine où se baignait une jeune femme, et qui parlaient longuement - longuement de banalités. Je me suis tellement énervé d'impatience que mes parents m'ont dit que si je m'ennuyais tellement, on pouvait s'en aller. Ce qu'on fit.



Les cinémas. Le *Yildiz* (à gauche), et le *Sümer* (à droite).

Le lendemain, tous mes copains me racontaient comme le film de Walt Disney avait été magnifique - en générique un livre avec les pages qui s'ouvraient - des animations féeriques - etc. J'ai pleinement réalisé ma bêtise de ne pas avoir patienté... Une importante leçon qui m'a servi toute ma vie.

Ma mère avait toutefois été habituée à une vie culturelle et mondaine bien plus active par le passé. Elle alliait un tempérament artistique à une intelligence vive et un sens de l'humour imprévisible. Elle était aussi une excellente pianiste. Un jour, mes parents avaient invité le professeur de piano du conservatoire de *Trabzon*. Il proposa de nous jouer quelque chose - une pièce simple - j'étais trop jeune pour savoir quoi, mais pouvais juger que c'était élémentaire. Ma mère attaqua ensuite avec passion un de ses morceaux préférés de Chopin - et je me souviens de l'inquiétude croissante qui se lisait sur le visage de notre hôte qui, avec beaucoup de politesse et de tact, renonça à jouer autre chose et détourna la conversation vers d'autres sujets que la musique.

Les femmes des collègues étaient des gentilles personnes, mais la conversation était limitée aux choses de la vie courante et à ce qu'on pouvait lire dans les journaux. Une exception était ÖZDEN, une jeune institutrice qui avait fait ses études à *Istanbul* et avait une nature éveillée et un bon sens de l'humour. Elle était la seule personne avec qui ma mère partageait une véritable complicité. Elles achetaient la revue *Vogue*, et avec la machine à coudre Singer de ma mère que l'on actionnait avec une manivelle elles reproduisaient les vêtements de la dernière mode parisienne. L'effet était parfois surprenant dans la rue. Ma mère avait reproduit un costume avec un chapeau à large bord et des manches retroussées en s'évasant et l'avait mise pour se rendre à une invitation. Je ne savais pas comment cacher ma honte devant les gamins qui nous suivaient en criant "Cowboy ! Cowboy !". Ils avaient un peu raison - John Wayne avec son chapeau et ses manches avait quelque chose de ça dans ses westerns...

Je pense que ce vide culturel et manque de stimulation intellectuelle a dû faire émerger la maladie latente chez ma mère. Mon père était très absorbé par ses responsabilités professionnelles et ne cherchait pas trop à comprendre son air parfois absent - ou ses éclats de rire sans raison, ou changements d'humeur, comme si elle écoutait une conversation qui nous était inaudible. Mais j'étais en permanence à ses côtés et voyais bien qu'il se passait quelque chose d'anormal et d'incompréhensible.

J'ai appris à ces occasions à pratiquer "l'extinction des sentiments" - la mise en "veilleuse" de l'affectivité en quelque sorte - pour conserver mon équilibre dans un monde devenu momentanément irrationnel et insaisissable.

Le soir, après le souper, mon père s'allongeait avec moi sur le canapé et lisait des livres à haute voix. J'ai ainsi fait la connaissance des histoires d'OSCAR WILDE (dont ma préférée était le *Fantôme de Canterville*) et des poèmes épiques de HENRY W. LONGFELLOW (dont j'aimais "*The Song of Hiawatha*", une épopée indienne d'Amérique), ou les histoires de CONAN DOYLE (en particulier les *Sherlock Holmes*). Il y avait naturellement aussi le Nouveau Testament ainsi que les épisodes les plus invraisemblables de l'Ancien Testament. Quand il commençait à fatiguer, il feignait de s'arrêter - comme le vieux gramophone qui a besoin d'un tour de manivelle pour repartir - et je lui donnais un coup du coude pour le faire redémarrer...

Le livre qui m'a le plus marqué était un ouvrage d'astronomie populaire écrit par SIMON NEWCOMB - "*Astronomy for Everybody*". Ce devait être en 1948. Je n'aurai jamais compris le texte si mon père n'avait pas été là pour tout expliquer au fur et à mesure. C'était éblouissant de subitement se rendre compte de l'immensité du Cosmos. De la petite place qu'occupe notre Terre dans le système solaire - et de la minuscule place qu'occupe ce dernier dans le monde des étoiles - d'autres "soleils" souvent plus grands que le nôtre. Le livre avait été écrit en 1902, et a été révisé en 1932 (je l'ai encore chez moi, dans mon reliquaire). A cette époque on ne savait pas encore grand-chose de la structure de notre Voie Lactée, et encore moins de l'Univers à grande échelle.

Mais il me suffisait de savoir que si le soleil et la lune semblaient avoir la même dimension dans le ciel c'était parce que le soleil était 400 fois plus grand que la lune tout en étant autant de fois plus distant. J'ai passé la bonne partie d'une journée à essayer d'expliquer ce fait à ma copine NORA - sans succès ! C'était évident pour elle que ces deux corps avaient la même grandeur - il suffisait de regarder !

Mon intérêt pour la vision cosmique est resté sous-jacent - et c'est à ce livre que je dois mon orientation finale vers l'astrophysique après avoir hésité devant l'aéronautique, décidé pour la physique, languis un moment dans un laboratoire industriel avant de partir à l'aventure dans l'astronomie professionnelle.

La construction du port avançait, et la grande jetée prenait forme. L'eau du bassin portuaire devenait moins propre et la baignade se faisait à partir d'un grand radeau ancré près de la digue. Il n'y avait plus le joyeux pique-nique à midi. C'est à cette époque aussi qu'arriva du large un petit voilier qui s'ancra dans ce qui existait du futur port. Il s'agissait d'un couple de retraités américains aventureux, les FALLANG, qui étaient partis de la côte ouest américaine quelques années auparavant, et faisaient le tour du monde avec leur petit bateau.



Le bateau des FALLANG

Après le Pacifique où ils nous disaient avoir accosté des îles désertes paradisiaques, l'Océan Indien, le canal de Suez, ils ont voulu visiter la Mer Noire. Le bateau avait sérieusement besoin d'être remis à neuf - la quille était recouverte de bernacles - et mon père s'arrangea pour que le voilier soit soulevé par la grande grue transporteuse de la digue en construction afin de nettoyer la quille et la repeindre avec un produit cuivré.

Quelques mois plus tard, on apprit par les journaux que le mari d'un couple de navigateurs sur un petit voilier décéda au milieu de l'Atlantique, et que sa femme dût regagner seule les États-Unis dans des conditions météorologiques très difficiles. C'était notre dernière nouvelle des FALLANG.

À cette époque sévissait déjà la guerre froide et la ville de *Trabzon* acquit un nouveau rôle stratégique. La colline de *Boztépé* était idéalement située pour y installer de puissants radars et stations réceptrices radio pour surveiller les activités aériennes de l'Union Soviétique voisine. La Turquie devait également devenir l'alliée des Américains en participant à la guerre de *Corée*. C'est donc avec bienveillance et enthousiasme que fut accueillie l'implantation d'une importante base militaire américaine sur cette colline. La grande majorité du personnel vivait dans la base, sauf quelques officiers qui avaient fait venir leur famille et se sont établis en ville. Mes parents les ont souvent fréquentés, et c'est là que j'ai goûté pour la première fois aux délices du dessert de gelée "*JELL-O*" aux couleurs vert-fluo ou rouge-

vernis-à-ongles. Je me souviens aussi des délicieux caramels mous au goût de noix et du bubble gum "Bazooka" dont les super-bulles, en éclatant, pouvaient recouvrir le visage et encoller même les cheveux. Il fallait de la benzine pour s'en débarrasser...

Un de ces militaires résidents fit la rencontre d'une séduisante jeune femme arménienne, et ma mère tenta alors quelque temps de consoler au mieux sa femme laissée à l'abandon. Après une de ses visites, elle nous ramena un authentique révolver *Colt* "six-shooter" au canon long comme mon avant-bras avec ses munitions d'un calibre impressionnant. Mon père – grand adepte de romans et films Westerns – admira longuement cet armement mythique. La femme américaine avait vidé une bouteille de *Raki* – ou de spiritueux équivalents - et menaçait de manière trop insistante de faire usage de cette arme que ma mère décida alors de confisquer en attendant un apaisement futur...

Mais le style de vie des militaires américains – en majorité jeunes célibataires sans grande éducation, jouissant de moyens matériels très supérieurs à ceux de la population et ignorants des traditions locales – engendra rapidement des conflits. En permission ils descendaient en ville, se défoulaient bruyamment et importunaient les femmes dans la rue – comportement inacceptable en Turquie. L'image angélique des États Unis se ternissait peu-à-peu en face des réalités humaines.

La municipalité finit par mettre en garde le commandant de la base et demanda que le personnel se comporte désormais de manière plus respectueuse en ville. La réponse des militaires fut du style: "Nous avons dans nos rangs des soldats entraînés au combat rapproché et nous ne craignons pas d'être agressés".

A la prochaine permission les bus des américains étaient attendus par un groupe de turcs bien robustes – qui les tabassèrent et les renvoyèrent dans des ambulances à la base... Les congés furent supprimés puis très limités après cet incident...

Et dans la vie courante - pour la baignade, et pour le sable et les vagues, il fallait maintenant s'éloigner de quelques kilomètres pour trouver à nouveau des plages sauvages et grises. Des plages où on pouvait encore trouver des lys blancs.

Des fleurs qui devaient leur existence au fer. Comme tout ce qui nous entoure - aussi.

On ne le savait pas encore, et c'est en 1957 seulement que fut expliquée la manière dont la plupart des éléments que nous connaissons ont été formés à partir de l'hydrogène et l'hélium originels par des réactions de nucléosynthèse au cœur des premières générations d'étoiles. Et c'est plus tard encore que l'on comprit que les plus massives d'entre elles explosaient de manière cataclysmique - en supernova - une fois formé le fer dans leur centre, et dispersaient ainsi dans l'espace tous les nouveaux éléments fabriqués au cours de leur vie pour former de nouvelles générations d'étoiles.

Nous, les lys blancs des sables gris de la Mer Noire, et tout ce qui nous entoure sommes les sous-produits de ces cataclysmes stellaires anciens. Nous sommes faits de poussières d'étoiles grâce au fer... Et, poussière de cette poussière dans le domaine cosmique - que valons-nous ?

Nous valons ce que nous nous attribuons à nous-mêmes. Le Cosmos est indifférent à la notion de "valeur". Nous valons ce qui dans notre courte vie justifie notre présence selon nos propres conceptions – des valeurs... Nous sommes issus de l'évolution cosmique. Et, quand "la poussière retourne à la poussière", nous continuons à prendre part à un vaste processus qui échappe à notre entendement - et où la signification de notre passage échappe peut-être même à notre conception de « signification ». Une consolation majeure: nous faisons *partie* du Cosmos. Nous lui appartenons ! Que veut-on de plus sublime ?

Et, le temps était aussi venu de me scolariser enfin de manière plus sérieuse.

En été 1951 – à Lausanne en Suisse.

Et ça – c'est une autre histoire.

Annexes

La famille Levantine

XVII Génération - Meyerhof - Frohnfastenhaus - Smyrna

Grands parents

17.12 Hermann Rudolf CRAMER (27.5.1857-4.7.1919)
f Jacob Christoph (16.13)

Kaufmann in Smyrna. Regiebeamter,
Subdirektor der Ottomanischen
Tabakgesellschaft.

Négociant à Smyrne. Concessionnaire de
régie, sous-directeur des Tabacs
Ottomans.

Negoziante in Smyrne. Concessionario,
vice-direttore dei Tabacchi Ottomani.

∞ 1° 7.7.1889 Maria TYPALDO (1870-31.1.1894) f Gerassimus TYPALDO, griechischer Bürger, Advokat in Smyrna Citoyen grec,
avocat à Smyrne Cittadino greco, avvocato in Smyrne & Aristée CALOTHY

└

18.16 Christoph (1890-?)

∞ 2° 28.2.1895 Anne Marie CHASSEAUD (1865-12.1.1960) f William Pierre CHASSEAUD, DM in Smyrna & Georgine CARRER
(Halbschwester von Demi-soeur de Sorellastra di Sylvie CHASSEAUD-CRAMER (17.13))

└

18.17 William (1896-1975)



Hermann Rudolf & Anne Marie Cramer

XVIII génération - Meyerhof - Frohnfastenhaus - Smyrna

18.17 William Rudolf CRAMER (Smyrna 23.4.1896-11.4.1975 Mönchaltorf)
f Hermann Rudolf (17.12)

Zivilingenieur: Vorstand der Herstellungsarbeiten der Stasse zwischen Trebizonde-Erzerum und des Hafens von Trebizondem Türkei.

Ingénieur en génie civil. Directeur des travaux de construction de la route Trebizonde-Erzerum et du port de Trebizonde, Turquie.

Ingegnere del genio civile. Direttore dei lavori di costruzione della strada Trebizonda-Erzerum e del porto di Trebizonda, Turchia.

∞ 5.10.1935 Denyse TISSOT (3.11.1909-30.9.1984)
f Emile Raymond Camille TISSOT & Rachel WHITALL
=/= Friedrich de CRAMER @ Wien 2.5.1935



19.16 Noël William (1941)



William & Denyse Cramer. 1938

XIX génération - Meyerhof - Frohnfastenhaus - Smyrna

19.16 Noël William CRAMER (Trébizonde, Turquie, 10.11.1941)
f William (18.17)

Dipl. Physiker ETH

Dr ès sciences Astronomiques et Astrophysique, Observatoire de Genève.

Physicien diplômé EPFZ

Dr ès sciences Astronomiques et Astrophysique, Observatoire de Genève.

Fisico laureato EPFZ

Dott. in scienze astronomiche ed in astrofisica, Osservatorio di Ginevra

∞ 1° 1969 Stella Helena SIMONS (Marieham, Finland, 28.3.1941)
f Arnold Vilhelm SIMONS & Lydia Maylis MOSANDER
=/= 6.11.1987

∞ 2° Chêne-Bougeries, Genève, 8.1.1988 José-Dominique DEMIERRE (Genève 13.5.1936)
f Fernand DEMIERRE & Yvonne CHATTON
=/= Jean STRYIENSKI

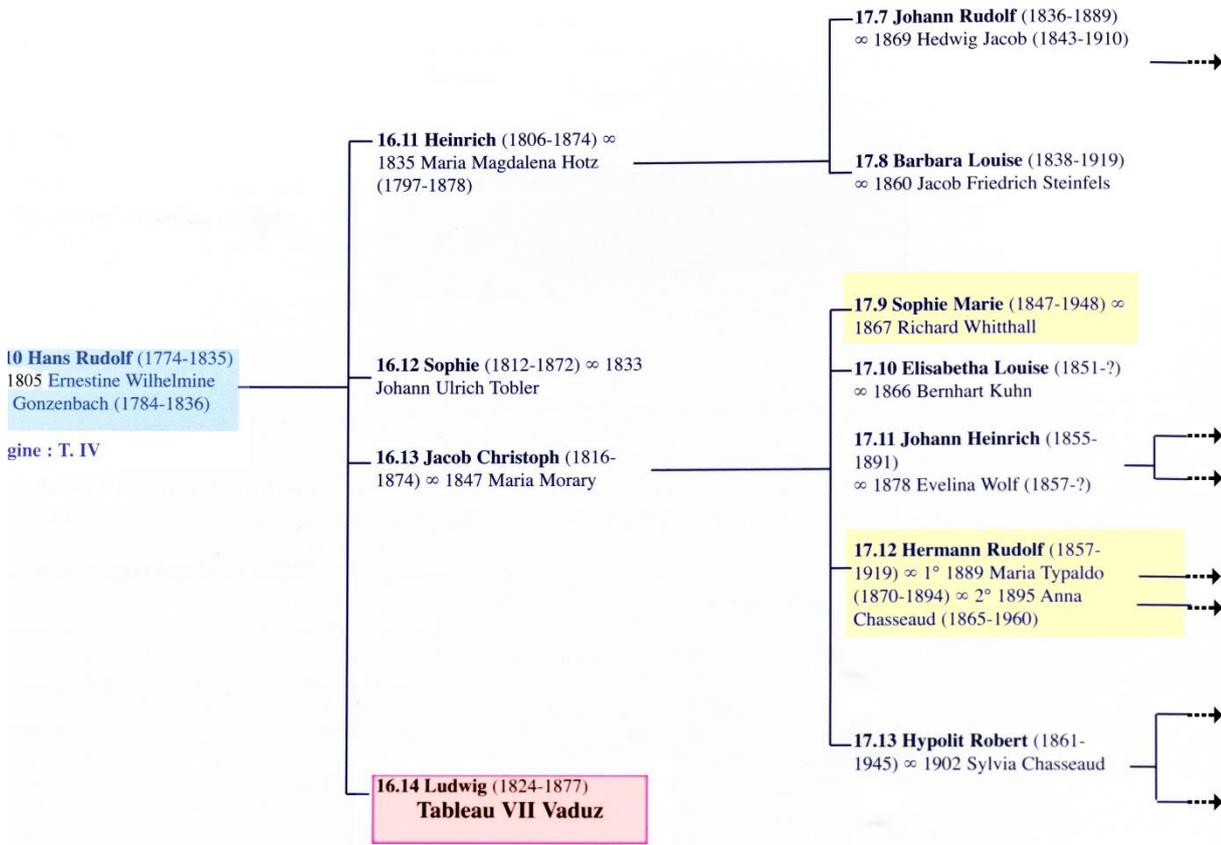


Noël & José-Dominique Cramer. 1988

* N° 167. Noël Cramer 2004

Parents

XVIIIe-XXIe



...→ 18.13 Hedwig Louise (1870-1955)

...→ 18.14 Wilhelmine (1880-1902)

...→ 18.15 Wilhelm Friedrich (1882-?)
∞ 1918 Marjorie Kengla (1897-?) ——— 19.15 Marjorie (1918)

...→ 18.16 Christoph (1890-?) ∞ 1961 Raquel Perez (1896-?)

...→ 18.17 Wilhelm Rudolf (1896-1975) ∞ 1938 Denyse Tissot (1909-1984)

19.16 Noël William (1941) ∞ 1° 1969 Stella Simons (1941) ∞ 2° 1988 José Demierre (1936)

...→ 18.18 Robert (1903-1990) ∞ 1928 Marcelle Giudicci (1904-1995)

...→ 18.19 Madeleine (1906-1987)

19.17 Robert François (1934) ∞ 1953 Anita Smerkenich (1934)

19.18 Rita (1937) ∞ 1957 Werner Wichser

20.13 Robert (1954) ∞ 1978 Maya Haug (1954)

20.14 Jean-François (1955-1968)

20.15 Patrick (1965) ∞ 1995 Isabelle Rychner (1963)

20.16 Olivier (1970)

21.5 Chloé (1980)

21.6 Robert (1993)

21.7 Stanislas (1995)

21.8 Leopold (1997)

21.9 Marina (1998)

21.10 Anastasia (2001)